

# le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.655

ABONNEMENTS D'UN AN :  
Belgique . . . . . 45 frs.  
Congo . . . . . 60 frs.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 frs.  
C. Ch. Post. 2883-74

## A la gloire de M. Devèze



SUJET : « SUR LA DALLE SACRÉE. »  
Par arrêté ministériel, premier prix du concours de loyalisme organisé par M. Devèze.

### Les lois scélérates étape du fascisme

Hibou est l'homme politique qui met un masque de liberté, de candeur, d'amour de l'humanité et, à un moment donné, sans prévenir, vous égorge doucement un homme ou une nation.

Ch. DE COSTER.

Le peuple a faim. Les chômeurs s'agitent et menacent de descendre dans la rue; ils parlent de droit à la vie et profèrent d'autres paroles séditeuses...

Un remède : Mitraillez cette canaille!

Le peuple sent la guerre qui approche; il sait désormais pour qui il se fera tuer et quels intérêts immondes dissimulent ces drapeaux, ces symboles faciles et ces mots à panache. Le peuple se refuse à jouer son rôle de bétail destiné à l'égorgeage; quelques hommes déjà s'interdisent l'apprentissage des armes et prêchent le grand refus...

Une solution : Des années de prison à ces traîtres!

La foule est mécontente; elle est lasse d'être taxée, retaxée, surtaxée, tondue, saignée, volée...

Une ressource : Renforcez la gendarmerie!

Malgré que la presse soit presque totalement acquise aux puissances d'argent, malgré que les journalistes aient accepté bénévolement cet emploi de commis de boutique, quelques esprits libres s'autorisent encore des licences et crient bien haut ce que tous pensent tout bas.

Un bon moyen : Muselez ces hommes libres!

Lors, Monsieur Devèze, grand apothicaire national, dictateur en miniature, se chargea de fournir la muselière et déposa ces projets de loi réprimant une foule d'outrages et la propagande à l'indiscipline militaire.

Après quoi il consentit à prononcer en quelque loge maçonnique un discours ronflant sur la liberté de conscience, la liberté de pensée et toutes les libertés dont peut user un Ministre-Grand Architecte avec la liberté tout court.

Ainsi, ce personnage qui, décidément, prend au sérieux son rôle de terre-neuve national, crut avoir sauvé une fois de plus la Belgique, son Roi et son Drapeau!

Je ne doute pas que ces projets seront votés par un parlement qui, récemment encore, abdiqua ses droits essentiels.

Parlement de réaction, parlement aux ordres, parlement-croupion, prêt à toutes les besognes et à tous les mauvais coups. Parlement disposé à déchirer six fois par jour une Constitution devenue encombrante, à sanctionner tous les abus du pouvoir, accroupi, rampant devant un gouvernement de cabotins. Parlement issu du mensonge, de promesses reniées, d'un manquement à la parole et aux engagements pris devant le pays.

Chambre née du bluff électoral le plus sordide, de la parade foraine la plus odieuse, Chambre basse prête à

se rouler aux pieds de n'importe quel Gaudissart — Ministre ou Général Boum jouant au Napoléon!

Car, au fond, c'est ce règne du soudard allié au financier que prépare cette veulerie courtisane et ces abdications multipliées, d'une part, cette politique haineuse en attendant d'être féroce, d'autre part.

Ce sera le Fascisme déclaré ou camouflé, la réaction la plus noire; ce sera sous peu, si l'on n'y prend garde, l'auto-mitrailleuse élevée au rang de méthode de gouvernement, la prison ou l'exil, derniers arguments politiques.

Que ces lois soient votées et c'est tous les abus possibles, c'est la liberté de parole et de presse reléguée au magasin d'accessoires désuets, c'est la vérité baillonnée et le peuple livré pieds et poings liés à ses maîtres.

Outrage au drapeau? Allons donc! Quand cette étoffe tricolore flotte impunément aux pignons des banques qui exploitent et affament la nation, est-il possible de pousser l'outrage plus loin?

Provocation à l'indiscipline militaire? Sans blague! Cette provocation ne provient-elle précisément de la part de ces patriotes belges qui encaissent les bénéfices réalisés sur les fournitures d'armes faites à Hitler, de ces diplomates bouffons qui s'associent à la plaisanterie de Genève, de ces officiers qui empochent 600 millions pour instruire 40,000 recrues alors que nos instituteurs ne touchent pas plus pour éduquer 800 mille enfants? Provocation que ces usines de munitions travaillant à plein rendement, provocation que cette immonde affaire dite du « faux d'Utrecht » sortant droit des bureaux de la Sûreté militaire, provocations que cette interdiction lancée contre un grand journal démocratique et ces excès de zèle imbécile de quelques sous-ordres, provocation enfin que les lois scélérates elles-mêmes, première étape vers le fascisme!

Ces lois n'empêcheront rien d'ailleurs et prouvent simplement que la bêtise des dirigeants, qui espèrent vaincre une idée par la répression, est éternelle. Les organisations visées par ces édits se réfugieront dans l'illegalité et ce que leur propagande perdra en ampleur elle le gagnera en virulence. Des siècles de travaux-forcés ont été distribués aux leaders flamands et le nationalisme est tout-puissant aujourd'hui en Flandre; le militaire Baltia a sévi à Eupen et Malmédy et les gens des cantons redimés détestent la Belgique plus que jamais; on a frappé de peines cruelles les objecteurs de conscience et chaque année voit grandir le nombre de ceux qui se refusent au service militaire.

Tous les bagnes du Tzar n'ont point supprimé un règlement de comptes final.

Toutes les lois scélérates, toutes les mitrailleuses, tous les virtuoses du massacre n'empêcheront point le destin de s'accomplir!

MIL ZANKIN.

### Vive le Roi! Vive l'Armée! Vive Devèze! Et les applaudissements crépitent...

Ce titre est extrait mot pour mot d'un puissant article du Soir relatant la visite de M. Devèze à l'Amicale des Officiers de la Champagne 1914-1918, le déjeuner qui suivit cette visite et qui valut aux envieux un grand discours de M. Devèze.

Ce n'est pas pour nous mettre au diapason des trifluques projets de loi de M. Devèze (vous avons le temps), mais vraiment il nous faut faire amende honorable et aujourd'hui chanter la gloire de M. Devèze parce que M. Devèze a fait là un discours de derrière les ranchées qui nous a ému profondément et qui constitue une page glorieuse et ineffaçable de l'histoire nationale, grande et triomphante par l'action du ministre dont le zèle éclairé et la haute conscience seront à l'heure du danger, des malaises et du trouble, pareils à des flambeaux qui dissiperont les miasmes de la ténébreuse opacité et des malheurs ambiants, pour la plus grande gloire de la Patrie immarcescible.

Bon! voilà que nous parlons comme lui. Oh! joie, car certes, tout l'honneur est pour nous. Parce que, quand même, ce discours! Ecoutez plutôt. Bien entendu, nous résumons, nous donnons le meilleur, triste assez de ne pouvoir tout dire et, aussi, de n'arriver point à faire vibrer suffisamment notre plume aux accents altiers du grand ministre.

Enfin, bref, le ministre se leva. Ceux qui ne l'avaient pas quitté des yeux de tout le déjeuner ne s'aperçurent pas, tout d'abord, qu'il s'était mis debout. Mais il monta sur la chaise et alors, ovationné par la foule immense des 250 convives, il prononça son discours qui fut, comme dit si bien la Nation Belge, littéralement « haché d'applaudissements ».

Ce kip-kap d'éloquence nous parvint nonobstant, et n'en perdîmes point une bouchée.

Je vous salue bien bas, dit-il à peu près, ô vous les officiers, survivants de ces soldats magnifiques qui inscrivirent dans nos fastes une page inoubliable d'héroïsme et de sacrifices. (Bravos! bravos!)

Vous êtes les éducateurs, les animateurs et les chefs. L'armée gardienne vigilante de l'indépendance de la Patrie et du respect de ses institutions constitutionnelles la marque (la Patrie) de son empreinte et la façonne à son image. A vous l'affection, le dévouement, la gratitude du ministre. (Bravos prolongés.)

M. Devèze rappelle alors opportunément que les lieutenants anciens combattants seront promus au grade

de capitaine et que pour ce qui est des obligations linguistiques on se montrera très souple. Quant aux officiers de réserve, leurs avantages tant matériels que moraux seront élargis. Ces déclarations font la meilleure impression. Alors, dans le tonnerre d'applaudissements qui n'a pas cessé depuis le début du discours, M. Devèze en vient à parler des outrages à l'officier qui seront réprimés avec une sévérité exemplaire.

Mais comment, déclare ensuite le ministre, ne pas songer au collaborateur constant de l'officier, à son auxiliaire méritant et nécessaire qui donne à l'armée son armature solide : je veux dire le sous-officier? Il faut assurer le relèvement de son rang social et la sécurité de sa carrière. La nation saura reconnaître les services qu'il rend avec tant d'intelligence, de conscience et de dignité.

Mais j'en viens au soldat, ce soldat si brave et si modeste, enfant de notre peuple, sans distinction de classe. Pendant la guerre nous avons compris, aimé, admiré son âme vaillante, sa ténacité calme, sa fidélité au devoir, son esprit de sacrifice poussé jusqu'à la mort. Ceux d'aujourd'hui sont pareils à ceux d'hier. Ils ont droit à la sollicitude constante, sans cesse en éveil, de ceux à qui la nation les confie. (Approbations.)

Ces paroles, faut-il le dire, firent une vive impression. Il eût été stupide, et personne d'ailleurs n'y songea, d'approcher de ces propos le fait que les chefs sont parfois de mauvais poil, que le rata est parfois indigeste, que la chambrée est parfois consignée, ou que les malades sont parfois envoyés à l'exercice même s'ils doivent en crever. Il faut voir les choses de plus haut : d'où les voit M. Devèze qui sait bien, lui, la sollicitude que portent les chefs à leurs subordonnés.

Cette sollicitude, dit-il, vous la leur donnez. Mais dorénavant vous veillerez aussi à éclairer l'intelligence du soldat. Vous le préserverez des propagandes méchamment et systématiquement organisées et poursuivies qui tendent à pervertir son cœur. J'ai débridé la plaie. Le mal est connu. J'en ai déterminé le siège. Chacun maintenant est en mesure de réagir. La lumière du jour et l'air pur triomphent des pires miasmes. Et c'est le soldat qui mettra lui-même à la raison ceux qui osent lui prêcher la révolte et la désertion. (Très bien! Bravos!)

Sur ces fortes paroles chacun comprit enfin que le soldat qui, dès qu'il sort de la caserne, court acheter le Peuple, l'achète non pas pour le lire, vous pensez, mais pour le détruire. Et si d'aventure il en donne lecture à ses petits copains dans la chambrée, c'est pour stigmatiser les infâmes propos de ces semeurs d'ivraie comme les a justement qualifiés le ministre. (Suite en page 6.)

CE SOIR, A LA TRIBUNE  
à la salle des Huit Heures  
**La liberté en péril!**  
POUR ET CONTRE  
LES LOIS DITES SCÉLÉRATES  
Orateurs inscrits :  
MM. G. BOHY, de LAVELEYE, ERNESTAN,  
R. LEJOUR, P.-H. SPAAK, P. RUSCART.  
Voir programme en page 6.

### Le poisson qui descend l'escalier

ou  
la vérité toute nue sur l'art des noirs modernes

SCULPTEURS ANIMALIERS 1933.

Doit-on toujours se borner à ne reconnaître que l'existence d'une sculpture ancienne chez les Noirs? C'est une exagération, car actuellement au Congo vivent des sculpteurs dont on connaît le nom et les œuvres.

Je pense à ce Bangala de Buta qui confectionnait des statuettes en ébène.

Je vois devant moi Boniface à Bandundu assis près d'un étang et sculptant des ponts d'éléphants, des pigeons se becôtant, des pic-boeufs en ivoire.

Visitions la région des Bakouba où vivent les sculpteurs bushongo.

Rendons-nous dans ce village de Matumbi parmi le troupeau de chèvre, les poules, les ventres de négresses enceintes tandis qu'au loin un palmier s'élance, aux branches pleines de nids.

Un nègre à cheveux crépus et blancs, coiffé d'un feutre, vêtu d'un singlet et d'un pagne, à figure un peu diabolique; c'est Pungumwana, le chef des sculpteurs.



LA BICYCLETTE  
peinture de case par Tchelatendo.

Il nous mène dans son enclos : fuite de ses cinq femmes, des enfants, des boucs.

Nous entrons dans un hangar sombre aux parois goudronnées de fumées de feu de bois. C'est l'atelier où se trouve la forge à soufflets manœuvrée par des négrillons nus tandis que des casseroles cadencées et des paniers pleins d'outils jonchent le sol.

Pungumwana nous énumère les divers objets qu'il peut fabriquer, objets qui ont une utilité sociale.

Nous retonons les verres à boire en bois, les pots à huile pour les massages à l'huile rouge au toukoula, la boîte à fards appelée la porte de la lune dans laquelle les belles négresses conservent leurs fards, les boîtes à rasoir, à perles.

Bopé, Loukaloula et d'autres comme Congo-Mingi, Dngamongo sont les élèves de Pougou mais, influencés par toutes les inventions blanches, ils sculptent des sujets plus modernes.

Nous voyons Pougouwana au travail. Devant lui se trouve un bloc d'arbre, l'élundji, au bois très tendre et ayant une couleur jaunâtre.

Puis, à petits coups de hache, lentement l'objet apparaît. Le verre à boire terminé est frotté à l'aide d'herbes différentes suivant la couleur à obtenir; puis il est plongé dans de la boue de marécage pendant un certain nombre de jours et frotté à l'huile ou au toukoula. Ce Kope obtient ainsi une belle patine.

Georges DULONGE.

(Suite en page 3.)

### La misère autour des charbonnages

La misère est aussi grande aujourd'hui qu'en 1886.

M. BODART (député démocrate-chrétien de Charleroi.)

Il ne peut plus être question de littérature, de vaticinations plus ou moins savantes. Cette fois, il s'agit de faits. Aujourd'hui nous en apporte par brassées.

Par exemple, l'interpellation de MM. Hoyaux, Delattre et Jacquemotte sur le scandale de la suppression de l'eau et de l'électricité dans la cité ouvrière du Levant de Mons a permis au premier d'entre eux d'apporter un saisissant témoignage de l'état de misère qui règne chez les travailleurs du charbon.

Dans cette cité du Levant de Mons, dite Mono-Bloc, vingt ouvriers seulement sont encore occupés au charbon-



MONSIEUR DEVEZE OU LE PETIT CAPORAL  
— Qu'est-ce qui peut bien m'empêcher de ressembler à Napoléon?...  
(Dessin de Léo Campion.)

nage. Au 31 décembre, il y avait 88 habitations vides sur 330 maisons.

Les plus chanceux sont partis : ils ont pu s'employer ailleurs. D'autres travaillent par intermittence, dans les mines d'alentour. Mais il reste dans la cité 47 chômeurs complets, dont la plupart sont totalement dénués de ressources.

Lorsque les mineurs, il y a quelques années, voulurent former un syndicat par lequel ils auraient été automatiquement affiliés au Fonds de crise, la direction du Charbonnage menaça de supprimer la distribution de l'eau et de l'électricité dans le café qu'ils avaient choisi comme local. Il y avait donc là une volonté évidente de nuire, qui s'est manifestée d'une façon si inhumaine le mois dernier (et quinze jours durant) envers les plus malheureux.

Hoyaux s'est rendu plusieurs fois au Levant de Mons. Il s'y est livré à une enquête approfondie qui l'a mis en présence de cas de misère effrayants.

Voici une famille de sept personnes. Les cinq enfants sont âgés de 3 à 12 ans. Ressources : 30 francs par semaine.

Les enfants allaient pieds nus par 10 degrés sous zéro, et la mère lavait leurs « loques » pendant qu'ils dormaient dans des lits couverts de vieux sacs.

Mais il y a plus misérable encore. Que faire avec 20 francs par semaine quand on a six enfants à élever? Essayez de résoudre ce problème, Messieurs de la Ligue des Familles nombreuses. Vous étonneriez-vous qu'il n'y ait jamais de beurre sur le pain de ces enfants-là? Les parents essayent de se débrouiller comme ils peuvent.

Une mère vendait de porte en porte des briques de savon. En trois jours, elle en a vendu pour 15 francs, et son bénéfice fut exactement de 3 francs.

Nous voici loin des millions de bénéficiaires des licences — vraies et fausses — d'importation du beurre.

Que pensez-vous de ce cas-ci, dont Hoyaux a parlé avec une émotion qui venait du fond de l'être : Dans un berceau, un enfant nouveau-né. A peu près nu. Ni drap, ni couverture. Pour l'empêcher de pleurer, un peu d'eau sucrée dans une bouteille au goulot de laquelle on a attaché un vieux morceau de linge, en guise de biberon. Il faisait glacial dans la pièce, car, ô ironie, on se chauffe chez les mineurs avec du poussier de charbon qui vient des terrils.

Bonnez-vous que 60 p. c. de ces « gosses d'enfer », comme on les a appelés, soient pré-tuberculeux.

Une enquête faite dans une école du Centre a démontré que vingt enfants sur 123 ne mangent jamais de viande.

Un Italien, transplanté au Levant de Mons et père de quatre enfants, a avoué qu'il était allé, un jour, déterrer un mouton mort.

Une mère de sept enfants vous dira qu'elle va tous les samedis chercher à pied, à Mons, pour trois francs de viande hachée de cheval, de manière à varier, au moins chaque dimanche, le menu ordinaire : pain enduit de crème-vanille (peut-on songer au beurre, et même au saindoux, ou au sirop?) et vieilles pommes de terre ramassées en automne sur les champs après la récolte. Et c'est à ces gens-là qu'on a refusé l'eau potable, parce qu'ils ne pouvaient pas la payer.

Aujourd'hui, c'est avec de tels faits, véridiques, concrets, que s'établit le procès du régime.

Pierre HUBERMONT.

GALERIE LOUIS MANTEAU 62, boulevard de Waterloo Creten Georges du 18 au 28 février de 10 à 18 heures dimanche de 10 à 13 heures

L'Atelier de la Grosse Tour 21, rue de la Grosse Tour (place Stéphanie) Bruxelles

EXPOSITION JEAN MILO

GALERIE GEORGES GIROUX 23, boulevard du Régent, 23

Suzanne Van Damme EXPOSE OUVERTURE : SAMEDI 18 FÉVRIER

Le gâchis à la Bibliothèque Royale

Les expositions - La célérité - La mesure

Faisons encore un petit tour dans le palais de la place du Musée, dans la cité des livres, dans le fief de M. Tourneur.

Et, tout d'abord, on nous a demandé pourquoi nous nous en prenions personnellement à M. Tourneur? Mais tout simplement parce qu'il est le conservateur en chef de la Bibliothèque royale et que toute l'administration de ce domaine dépend de sa compétence... si l'on peut dire.

Au-dessus de lui, il y a le Département ministériel, ses fonctionnaires pour la plupart éperdument indifférents, et enfin le très provisoire ministre M. Lippens. Mais vous pensez bien que M. Lippens imagine d'autres soucis que celui de savoir comment le désordre règne à la Bibliothèque et qu'il ne croit pas de sa dignité d'y aller voir. Des livres? peuh! Pourquoi faire? Parlez-lui d'aviation, de finance, de tout ce que vous voudrez, mais pas de littérature ni d'art. En quoi, il est le digne successeur des MM. Hubert, Vauthier, Petitjean et le digne chef des MM. Folie de ce carpharnaim des Beaux-Arts.

Donc tenons-nous en à M. Tourneur.

OOO

Il mettait en valeur, l'autre jour dans une lettre adressée au Peuple, « ses » expositions, les cinq expositions qu'il a organisées en quatre ans.

Fort bien, fort bien! Mais les expositions, c'est un luxe que M. Tourneur pourra s'offrir quand le restant de sa maison sera en ordre, celles-ci ayant lieu au détriment des autres services. Et s'il fait des expositions et s'il s'en vante, qu'au moins elles soient sans reproches. Ce n'est pas le cas.

Retenons deux de ces expositions : celles des œuvres bées de langue française et de langue flamande organisées à l'occasion du Centenaire.

Rappelons d'abord ce que nous avons signalé à l'époque, qu'à côté d'œuvres fort peu méritoires, d'écrivains insignifiants, figurait aucun livre d'André Babin! Est-ce que M. Tourneur ne comfit pas André Babin?

Mais il y a autre chose. A cette même exposition d'œuvres belges de langue française ne figurait aucune œuvre de Ray Nyst qui en a écrit cependant de nombreuses et dont les critiques officiels et officieuses, avant la guerre, ont dit laertement les mérites. Après la guerre ils n'en parlèrent plus parce que Ray Nyst devint alors un condamné politique, victime des folies obsessionnelles d'après-guerre, stigmatisées par Edmond Picard. Que si pourtant Ray Nyst, tout comme Guilbeaux, se présentait aujourd'hui devant ses juges, nous gagnons qu'il serait acquitté.

Mais M. Tourneur, lui, prudent, réservé, réticent, pense-petit, n'expose pas les œuvres de ce écrivain dans une exposition collective et centenaire d'œuvres belges parce que, vingt ans après les avoir écrites, l'auteur a été condamné dans les circonstances que l'on sait.

Ca c'est le premier fait que certains trouveront à éprouver de mille bonnes manières. Parfait. Laissons-le dire. Et alors mettons en parallèle le deuxième fait que voici.

Dans l'exposition correspondante consacrée aux œuvres flamandes, M. Tourneur expose, sans penser à mal cette fois, les œuvres de plusieurs auteurs flamands eux aussi condam-

Destroyer's Morse (MORSE DESTROOPER) Imperméables - Manteaux - Costumes - Gabardines (cuir, soie, tweed, etc...) Nous informons les lecteurs de ce journal de l'extraordinaire mise en vente que nous organisons pour quelques jours seulement, en notre succursale 100 à 106, rue Haute Réduction énorme sur prix de gros Morse (déposé) Destroyer (Brev) 100 succursales mondiales

nés politiques, dont deux notamment furent condamnés à mort (René de Clercq et Raf Verhuist) et un à cinq ans (Wies Moens).

Pourquoi ce changement d'attitude? Pourquoi ce que le conservateur considère juste pour les écrivains flamands, le considère-t-il injuste pour un écrivain français? Et s'il a bien agi en omettant volontairement les ouvrages de Ray Nyst dans le premier cas, s'il a agi, comme diront certains, avec prudence, conscience et légalité; il faut admettre automatiquement qu'il ait agi à l'encontre de ces mêmes principes dans le deuxième cas.

Singulier dilemme dans lequel, une des deux fois, M. Tourneur a engagé bien légèrement ses fonctions et le Gouvernement, et qui ferait croire à quiconque qu'il se comporte assez comme la girouette que son nom évoque. Et si on lui demande quelque explication à ce sujet, il répond textuellement qu'il n'a rien à répondre!

C'est d'une conscience professionnelle qu'il nous plaisait de souligner.

OOO

Encore deux mots et nous en finirons avec cette polémique qui aura

son épilogue au Parlement.

« La célérité de nos services » dit volontiers M. Tourneur. Vraiment? Sait-on que pour obtenir un livre à la Bibliothèque il faut attendre en moyenne de 20 à 40 minutes. Parfois davantage. Pourquoi? Parce que l'aspirant-lecteur ayant rempli son bulletin de demande et l'ayant remis en bonne main, on attend avant d'aller quérir le volume qu'il y ait un nombre déterminé d'autres demandes! Parce qu'aussi sans doute les livres si bien classés ne se retrouvent pas aisément, au point que bien souvent on vous signale sans autre explication que le livre manque : volé? disparu? en lecture? prêt à dehors? en réparation? ne cherchez pas à savoir.

OOO

Enfin, la censure : le fameux « enfer » de la Bibliothèque où l'on place au petit bonheur et suivant une méthode qui enchanterait le docteur Wibbo et ses succédanés des livres que le commun des lecteurs ne peut pas acquérir sans exciper de mille qualités et de la nécessité absolue où il est de les lire.

Un fait précis suffira à démontrer l'inéptie de ce régime.

Un de nos amis demande, un jour : — Monsieur Nicolas, de Restif de la Bretonne.

— Ho! ho! fait le préposé (après d'ailleurs 25 minutes de recherches), mais Monsieur, c'est un livre pornographique!

— Hé! hé! lui dit notre ami, disons accencieux. Mais je ne l'ignore pas et j'ai besoin de ce livre.

— Impossible!

— Pourquoi impossible?

— Parce qu'il est à l'enfer.

— Eh! bien, allez le chercher. Voici mes titres : je suis professeur, licencié en sciences pédagogiques...

— Impossible. Seul, le conservateur peut donner l'autorisation.

— Parfait. Je désire voir le conservateur.

— Monsieur, il n'est pas là. Il vient de partir précisément. Mais à telle heure, si vous voulez revenir...

Et voilà!

A part quoi, tout va pour le mieux à la Bibliothèque Royale.

Et vive M. Tourneur!

Mais, si possible, ailleurs que là.



Après les bavardages

C'était inmanquable.

Les ministres de la Guerre ont tant parlé, ils ont tellement engagé l'avenir et glorifié dès à présent les fameux soldats ardennais, les extraordinaires petits Chasseurs, qui vont tous, en cas de conflit, montrer qu'ils sont un peu là, boucher les trous entre les forts, résister jusqu'aux derniers et qui, bref, ne seraient pas des Belges s'ils ne tenaient pas le coup;

les ministres ont tant dit ça et ajouté que le glorieux passé était garant de l'avenir glorieux, que... l'Association Catholique d'Arlon soudainement inquiète (on le serait à moins) vient de demander quelques explications au Gouvernement, et pourquoi c'étaient les Arlonnais qui allaient être en première ligne, et s'il était bien juste qu'il y eût un régiment désigné à l'avance pour recevoir les premiers coups, et s'il n'y avait pas d'autre moyen de défense que de coller des petits Chasseurs tant qu'il en faudra, et si... et si... et si...

Et les ministres veilleront peut-être ainsi à être moins bavards à l'avenir.

Parce qu'enfin les discours héroïques, glorieux et vaguement funèbres, jusqu'à ce jour on les faisait après les sacrifices et non pas avant.

Parce qu'après, au moins, les victimes ne pouvaient pas protester.

Signe des temps

La Légion Nationale Belge dont le journal chaque dimanche matin, avec une régularité dont nous la louons, nous fait passer cinq minutes hilarantes, est vraiment d'une naïveté touchante.

Dans un récent numéro n'écrivait-elle pas qu'il fallait avoir l'œil et le double de vigilance à propos de l'U. R. S. S. parce que voilà-t-il pas que les actualités cinématographiques à présent s'emparent de ce pays du diable et vous font assister à des scènes qui pourraient bien troubler les esprits des antimoscovites.

N'a-t-on pas vu au cinéma M. Herriot signant avec l'ambassadeur soviétique un pacte de non-agression!

N'a-t-on pas vu l'inauguration d'un formidable barrage, point si mal fait, avec Staline en tête devant un peuple immense qui n'avait pas l'air si mal nourri!

Attention! attention! écrivent nos nationalistes : trompe-l'œil, tout ça. Propagande. Bourrage de crânes. Et qu'attendent les autorités pour inter-

dire ce nouveau genre de témoignage?

On conçoit la raison de cette requête, mais on comprend mal la naïveté de ceux qui la formulent. Ces images sont des documents au même titre que le lancement du dernier croiseur, ou la parade des Saint-Cyriens, ou les défilés des troupes hitlériennes, et tout aussi objectifs. Alors pourquoi les interdire?

Il faut croire, au surplus, que cela intéresse pas mal le public puisque la même organe, se lamentant derechef, écrivait dimanche dernier, rendant compte de la conférence organisée à la « Grande Harmonie » par Action et Civilisation, sous le signe de Moscou attaque :

« N'est-il pas lamentable qu'une telle conférence, avec un tel sujet, n'ait amené que 150 auditeurs environ? Bien entendu, les « Amis de l'U. R. S. S. » étaient fortement représentés. »

Et, vingt lignes plus bas, le même, relatant une conférence organisée par les « Amis de l'U. R. S. S. » écrit : « Devant une salle comble (environ 700 personnes), les orateurs s'en prirent surtout à la Légion Nationale Belge bien connue des « Amis de l'U. R. S. S. » pour ses campagnes antibolchévistes. »

Le rédacteur n'ajoute pas, mais il pense : « N'est-il pas regrettable qu'il y ait tant de monde chez eux et si peu chez nous? »

Signe des temps!

Pearl Buck

est aussi l'auteur de Bonne Terre (Prix Goncourt américain). Un chef-d'œuvre. La librairie Cosmopolis, rue de la Montagne, 72, spécialisée en littérature étrangère, le possède en français, en anglais et en allemand. Tél. 12.90.40.

Tout craque!

La France vit actuellement des heures très graves.

Le mythe de l'intangibilité fiscale des capitaux et des revenus s'écroule sous la pression populaire.

Possédants et salariés de l'Etat adoptent chacun une attitude spécifiquement révolutionnaire : ils se refusent aux concessions. Et c'est bien la première fois que la résistance des salariés ne fléchit pas avant l'autre. C'est bien pourquoi on leur en veut tant.

La position des possédants est très faible, aux yeux de l'opinion.

La foi dans le capital et dans la destinée du capitalisme s'écroule, en France comme ailleurs.

Les milliards dont on a gorgé les satellites et dictatures : Roumanie, Serbie, et les grandes entreprises bancaires et transportées : Transat,

Aéropostale, ont montré que le capitalisme était plus étatique et plus parasite que ses adversaires.

Les retentissantes révélations au sujet des fraudes fiscales de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie ont tout à fait démoralisé l'agent de l'Etat et le petit électeur, qui, dans l'égoïsme de classe de l'oligarchie voient la justification de leur propre égoïsme.

C'est en vain que les conservateurs lancent dans la rue des manifestants « contribuables », qui ressemblent furieusement à des ligueurs d'Action Française, à des Jeunesses Patriotes, à des Croix de feu : le peuple se persuade de plus en plus qu'on ne prend pas l'argent où il est et qu'on doit s'y résoudre. Et la nation française, forte de son équilibre économique, que d'ailleurs elle s'exagère, forte de ses masses paysannes rouges, s'achemine plus vite qu'on le croit vers un état révolutionnaire.

La prospérité apparente dont a joui une France, menée par un état-major conservateur et bourgeois, a transformé le pays en une vraie trappe à capitaux et à réserves d'or : cette situation encourage l'opposition de gauche, soutenue par un peuple égalitaire et où le paysan, vivant par lui-même, domine.

Ça se présente bien!

Le Drapeau Rouge pose au ministre de la Défense Nationale la question suivante :

Est-il vrai que le ministère de la D. N. a commandé 600 calicots-ban-deroles avec les inscriptions suivantes :

« Occupé par la troupe. »

« Ici il y a des mitrailleuses. »

« La troupe va tirer. »

Préparatifs de guerre civile? M. Devèze ferait bien de répondre. On aimerait savoir.

Heureuse rencontre

— Eh! bien, mon vieux, on ne te voit plus au café du coin. Ecris-tu un volume sur les apparitions de Beau-raing? Fais-tu la chasse aux allumettes à l'ancien prix? ou...

— Tu n'y es pas. Tout simplement, je reste chez moi, depuis que ma femme a acheté un poste de T. S. F. à Radio-Conseil, 58, rue Lesbrou-sart, tél. 48.14.43. La devise de cette maison à musique est profondément exacte, car Radio-Conseil conseille bien.

Van Schelle Cuir Crepe Uskide

Rejmelage Instantané 46, rue de la Montagne - 231, rue de Wavre 167, rue de Gand, 167

Le Zeven-Provinciën

L'aventure de ce navire rebelle, conduit par des Malais mutins, poursuivi par des assaillants qui craignaient surtout de l'approcher trop, est assez lamentable.

Huit jours d'effolement dans la marine glorieuse de Sa Majesté gracieuse la Reine Wilhelmine, puis les grands moyens : une première bombe. Tant pis pour les soumis qui ont péri avec les insoumis. Il faut de l'ordre. 22 morts, 25 blessés.

Bien sûr, on dira que les officiers de Sa Majesté y ont mis beaucoup de modération, qu'ils auraient pu bombarder plus tôt et plus fort.

Les mutins aussi, pourra-t-on répondre.

Aussi bien les forces royales ne s'avisèrent-elles point de dire : « Tirez, les premiers, Messieurs les Malais! » mais plutôt elles crièrent : « Vive la Reine! »

C'est ainsi qu'on fait du bon travail. 22 morts, 25 blessés. L'ordre règne.

L'émouvant c'est que ce petit drame s'est passé à deux pas d'îles enchantées où la végétation est luxuriante, où l'on produit le café qui va combler le fond des mers et que c'est là, en cet endroit même, au milieu des mille richesses naturelles, qu'iront mourir les rebelles fracassés... pour n'avoir pas voulu qu'on réduise davantage leurs maigres soldes.

L'ordre règne. Fort bien. Mais déjà l'on signale de nouvelles mutineries. Et comme les mutins nouveaux commencent le sort qui les attend...

D'une semaine à l'autre

# PHILIPPE LAMOUR

## parle à Bruxelles

Fédéralisme et autonomisme sont-ils pour demain ?

Quelques minutes avant de gagner la salle de l'Union Coloniale, où l'attendent les délégués des Etudiants wallons qui l'ont invité ce soir, ce grand garçon de Philippe Lamour me dit :

— Avant tout, je vous en prie, si vous avez à parler de moi, pas de cabotinage, pas de « cigarette nonchalante », etc. Je suis un homme qui veut servir et rien que cela.

Mais le moyen, dites-moi, de ne pas user de cette sorte de « cabotinage » de la plume, quand on se trouve mis en présence enfin d'un homme, et qui plus est d'un homme jeune d'aujourd'hui au talent oratoire surprenant ?

Philippe Lamour parle de mémoire, entendez à travers une sorte de forêt hantée, en lui-même, de choses vues et de livres lus, et sa phrase liminaire avec les dix autres qui suivent impétueusement, font bientôt dans l'esprit de l'auditeur comme un vacarme d'arbres qui tombent et de clairières immenses transfigurées de lumière crue, et où chasse un vent trop fort.

Il en est évidemment parmi nous dont le cerveau résiste mal à une telle orchestration ou, qui trop lents à identifier au passage le mot précis ou le tour de phrase de l'orateur, se saisissent pour finir la tête à deux mains, jusqu'à ce qu'une nouvelle « reprise », plus lente et confidentielle, leur permette enfin de monter dans le train.

Ainsi — dans de telles conditions, et devant ce bon public bruxellois qui demain devra s'adapter d'autre façon à M. Léon Blum ou... M. Saint-Granier — ainsi Philippe Lamour a-t-il introduit longuement le débat sur *Fédéralisme et Autonomisme*, en cinq ou six paragraphes-fusées, qu'il laisse chaque fois partir sur une phrase très calme, comme on allume...

— Mesdames, Messieurs, nous n'allons pas évidemment nous étendre...

Où : — Vous connaissez, n'est-ce pas, mes idées... C'est un collectiviste qui vous parle ici de fédéralisme...

Il grille un bout de paille — une demi-phrase à peine tonique — pour arriver soudain à un embarras de mots, les mains parfois se joignant avec le ton fervent de l'exposé, ou les bras, toujours symétriques, écartés en mesure devant sa poitrine offerte.

Où alors, c'est qu'il s'arrête à la table et va faire pleuvoir une pluie de précisions : le voici qui se penche, appuyé franchement sur les poings, et son visage juvénile sous la lampe cherchant une piste, tels ces sympathiques « cœurs purs », coureurs de Klondyke, que nos mémoires d'enfants concurrenient...

Mais on n'aime pas seulement Philippe Lamour pour son éloquence. On a aussi l'obscur désir, dès qu'il a agi sur nous par son regard loyal et sa parole, de le savoir désormais le seul, dans la Cité idéale, à élucider des problèmes, et à protéger, chaque jour, d'un mot ou d'un geste, nos démarches les plus banales. Parce qu'à ses côtés, ou devant lui à l'écouter, je vous le dis, on se sent plus fort, plus fier d'être un homme et de croire à la vie...

Et, sans doute, les 30 ans (je crois) de Philippe Lamour, sa stature élancée, saine et sans recherche, dominant de bien tragiques problèmes, au balcon de ce temps. Mais comme l'énergie, en un mot, de ce jeune tribun, qui ne veut que servir, et sa spontanéité savent les prendre, n'en plus montrer tout au moins que le squelette.

— La Démocratie, dit-il, s'en référant à Briand, c'est un état d'esprit. Voyons, Messieurs, l'Etat-philosophe est-ce une chose bien morte, bien expérimentée?... ce qu'il faut aujourd'hui, c'est se mettre d'accord sur

### Indignation



— Mon appareil de T. S. F. ne marche plus...  
— Vous l'avez peut-être remonté trop fort ?

une politique des choses. Nous n'avons pas, en effet, à demander une direction philosophique à l'Etat — cela relève de notre propre culture — mais à exiger de lui qu'il assure à tout citoyen un minimum de vie corporelle décente...

Et alors!... enchaîne Philippe Lamour, avec une brutale aspiration qui le précipite à nouveau dans un entonnoir de mots et d'images.

Et alors : voilà son mot. C'est sa cravache, son scalpel même, c'est ce qui remplace, chez lui, au moment pathétique, le coup de poing des démagogues. Car, vous vous en rendez compte, Philippe Lamour n'a rien adopté de certaine basse politique de l'éloquence, et son art, une fois pour toutes disons-le, lui vient de respirer largement dans la vie, avec des narines jeunes et une poitrine franche ayant pressenti très tôt la colombe de l'arche.

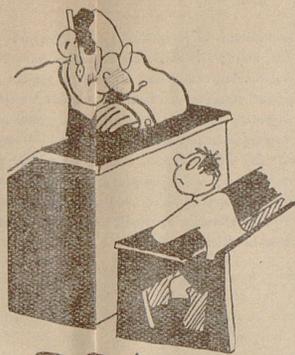
Pauvre arche, il est vrai, que la nôtre. Comme tant d'autres, de son tempérament, Philippe Lamour aurait pu, par exemple, rallier sans réserves le plan quinquennal et les idées « incontestables » sinon incontestées de M. Staline. Amoureux des idées fortes et des réalisations immédiates, il aurait pu aussi pencher un peu vers le Capitole, vers Mussolini. Et pourquoi, du même coup, n'aurait-il pas alors cherché, devant ses auditeurs tout au moins, l'équilibre entre ces deux extrêmes qui se touchent plus encore que ne le dit l'adage ?

Mais M. Lamour ne serait pas, en telle occurrence, Philippe Lamour, homme jeune d'aujourd'hui. L'intellectuel pense encore chez lui les gestes de l'homme d'action, dans une action toute actuelle, toute proche de lui-même et de nous tous, Européens :

— L'Etat philosophe n'existant plus, enchaîne-t-il pour conclure, ce seront vraiment des hommes qui gouverneront. Et quels hommes ? Les hommes qui sont d'une région et qui exercent un métier. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle la solution par le fédéralisme. Mais, par voie de conséquences, ne dites-vous, le fédéralisme c'est la démocratie!... Non point, peut-être... Car enfin que signifie ce terme de démocratie ? Pour les uns, cela veut dire : *égalité des citoyens ou état d'esprit pour les petits*, pour les autres, *gouvernement par le peuple*... Arrêtons-nous à cette dernière définition, Mesdames et Messieurs : nous n'avons jamais été en démocratie, mais en caricature de démocratie...

THOMAS-NITCHEVO.

### Un petit malin



C. God.

— Voyons, Toto, que sera le prince héritier quand son père mourra ?  
— Il sera triste, monsieur.

Le restaurant français idéal  
**A LA VILLE DE LISIEUX**  
Léon Legay Petite rue des Bouchers, 30  
La meilleure cuisine  
le meilleur marché  
SES PLATS DU JOUR :  
Lundi : Mirton, 4,50; Veau printanier, 5,50.  
Mardi : Blanquette de veau, 5,00.  
Mercredi : Cassoulet, 8,00.  
Jeudi : Bouef bourguignon, 4,50; Saucisses de Toulouse, 4,50.  
Vendredi : Poissons variés. Veau Marengo, 5,00.  
Samedi : Petite marmite, 6,50; Rognons sautés Madré, 6,00.  
Dimanche : Petit salé, 5,00; Gigot breton, 6,50.  
SPÉCIALITÉS :  
Tripes à la Mode de Caen, 5,00; Jambon de Reims, 3,00; Pied de porc grillé, 2,00; Tête de veau française, 6,50. Etc.  
BOISSONS :  
Vin rouge ou blanc : le carafon, 3,25; la chopine, 6,50; le litre, 8,00. Vins à la carte.

DE L'ART  
17, RUE DE L'ÉCUYER  
T: 12.06.53  
Un fer forgé  
signé  
"CARION"  
C'est un cadeau de choix!  
**MEYER**  
défactive  
Ex-Membre de la Police judiciaire  
Toutes missions privées  
Siège : 32, rue des Palais Tél. 17.61.82  
17.56.93  
SERVICES PARTOUT

### L'ART NÈGRE

# Le poisson qui descend l'escalier

## ou la vérité toute nue sur l'art des noirs modernes

(Suite de la page 1.)

Une sorte de religion semble inspirer ce sculpteur qui fabrique des verres ornés d'un lézard hilare, des femmes sur le ventre desquelles s'étalent des araignées stylisées, des boîtes dont le couvercle représente la figure du diable ou du fils du diable.

Bopé et Loukaloula connaissent tous les motifs de l'ancienne Ecole bushongo mais ils se sont mis également à reproduire des sculptures modernes, c'est-à-dire, pas uniquement des objets pieux ou à usage domestique mais, en simples sculptures, les animaux qu'ils connaissent, leurs frères noirs qu'ils couloient, les Blancs et leurs inventions.

Ils reproduisent le Noir roulant en vélo, le canard se lissant les plumes, la négresse enceinte, la mangouste, le parapluie, des sauterelles et des chauve-souris.

Dans un sac en peau de bouc, à côté d'eux se trouvent leurs outils et ils boivent de temps en temps à une boîte à conserves remplie de bière végétale.

Parlerais-je des sculpteurs balouba du Tanganyika-Moéro, des bakongo du Mayombé.

Au contact des Blancs, les sculpteurs noirs travaillent des objets charmants en ivoire, en ébène, en bois, d'un humour étonnant tel que pirogue, indigènes et simplement décoratifs.

### LES PEINTURES DES CASES AU CONGO ET L'HUMOUR DES NOIRS DANS LEURS FRESQUES

Ce sujet nous semble actuel étant donné que le Musée du Trocadéro, à Paris, prépare une Exposition de peintures rupestres que l'on a trouvées dans le sud de l'Afrique. Ces peintures dateraient, paraît-il, de la préhistoire.

Mais, disons-le tout de suite, encore à ce jour les Noirs peignent leurs huttes, la décorent de fresques.

Dans le centre de l'Afrique, tant dans le Congo belge que dans l'Afrique française, c'est partout que

l'on trouve des cases d'indigènes aux façades souvent très bien peintes.

Nous avons admiré de ces cases dans le Maniéma, dans le Tanganyika; nous en avons rencontré dans le Lomami et le Kasai.

Ces décorations faites à l'aide de terre blanche, de teinture ocre extraite du bois de campêche, de teinture noire, sont reproduites directement sur la boue des façades, parfois même cette boue est travaillée en relief puis peinte.

Ce ne sont pas seulement des motifs géométriques que l'on trouve reproduits mais de véritables tableaux et des dessins humoristiques révélant cet humour noir où les fantaisies sur les animaux, les plaisanteries sexuelles et le merveilleux se mêlent délicieusement.

Humour jaune, humour océanique, humour noir, autant de richesses peu connues. Le Noir, avec sa religion étonnante, sa croyance aux bons et aux mauvais esprits qui peuplent tout, sa vie naturelle et animale, sexuelle et merveilleuse, sa mythologie, ne rit pas comme ces étranges automatistes végétant dans des cubes cimentés et au milieu d'artificiels de machines et d'électricité que l'on appelle Européens ou Américains.

On peut voir ainsi, lorsqu'on se promène dans les villages indigènes, représentés sur les murs des cases, des batailles entre animaux, des discussions entre deux négresses enceintes, des Blancs étendus dans des chaises-longues devant d'éternels verres de « Black and White », d'autres transportés, nouveau-nés grotesques, dans des chaises à porteurs, des batailles entre les astres, l'arc-en-ciel et les Noirs.

Ces peintures égayent la hutte, cette hutte couffée de chaume, placée à l'ombre d'un ricin, entourée de poules, de chèvres familières et de quelques plantes de tabac.

À côté de ces cases, les Noirs se racontent des histoires étonnantes comme celle du négillon qui voulait brosser les dents d'un serpent avec une brosse à dents.

Le faire, la manière de schématiser rappelle les fresques égyptiennes; peut-on dire que les Noirs

sent actuellement les conservateurs de l'art de la fresque des Egyptiens ?

Que dire également de l'œil du nègre qui ne voit pas comme nous mais tend à transformer toutes ses perceptions extérieures en motifs géométriques. Le Noir ne perçoit pas la 3e dimension; il attribue au détail qui l'a frappé plus d'importance qu'à l'essentiel. La couleur pour lui est plutôt symbolique qu'autre chose.

Les peintures de cases sont beaucoup plus intéressantes que les peintures de cavernes, vu que leurs auteurs sont encore vivants.

Le noir Loubaki est un de ces fresquistes et quelques-unes de ses œuvres reproduites sur papier furent exposées en 1929 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et à Paris à la Galerie Ch.-A. Girard.

Tshelatendo est un autre peintre de case; il habite actuellement dans un village du Kasai au Congo et a reproduit d'étonnants dessins d'humour noir.

Ces fresques reproduites sur les murs de nombreuses cases de l'Afrique prouvent l'existence d'un humour noir que l'on trouvait déjà dans les grimaces des masques, des verres à boire et des boîtes à fard. Elles témoignent de son talent de coloriste et de ses tendances à tout schématiser.

Le Noir va-t-il nous apprendre du nouveau par ses fresques ?

### LETTRES, DISCOURS DU CONGO OU LA NAISSANCE D'UNE LITTÉRATURE ÉCRITE DANS LE CENTRE DE L'AFRIQUE

Personne n'ignore que les Noirs, aujourd'hui, s'écrivent des lettres en français, font des discours en français. Ces documents trahissent mieux que tout leur manière de penser.

Concluons en constatant la marche vers l'avant de l'art nègre, et mettons un point final en réclant des lunettes ou des pince-nez non pour les agents de police mais pour les critiques d'art et les conservateurs (en boîtes de conserves) des musées.

Georges DULONGE.

# Les références de La Nation Belge

## ou la cuisine d'un grand journal

M. Neuray, qui est un demi-clair-voyant, morigène chaque semaine ceux des « gens du monde » qui réservent bon accueil aux « hommes de gauche » : radicalisants, socialistes, moscovitaires. M. Neuray, dont l'esprit de classe est fort développé, défend la bourgeoisie avec un courage aveugle.

Mais M. Neuray a tort de s'en faire : les gens du monde n'invitent pas les vrais révolutionnaires, ceux qui à l'occasion feraient tomber les têtes. Ils n'invitent et ne nourrissent que des révolutionnaires de tout repos, aussi experts à mêler le cocktail que la matière sociale.

Quant aux vrais révolutionnaires, M. Neuray devrait savoir qu'ils n'ont aucun désir de se frotter à une bourgeoisie décadente et raffinée dont l'automatisme culturel les dégoûte : eunuques invoquant tour à tour les classiques, l'internationalisme et l'art pour défendre leur faiblesse. Les hommes de gauche qui fréquentent cette bourgeoisie-là acceptent de jouer son jeu, de respecter ses propres règles : des diners de généraux ennemis, quoi !

\*\*

La Nation Belge poursuit d'ailleurs une tâche bien méritoire : elle veut refaire une vertu à ses amis réactionnaires. Et ses plumitifs à particule de tracer des portraits touchants du « bon » conservateur, de tancer les mauvais riches, d'évoquer l'histoire, sainte et profane, de jouer les Cassandre. C'est un bel effort d'intérêt personnel bien compris qui va jusqu'à reconnaître au socialisme un rôle nécessaire et méritoire à condition qu'il soit restreint et, si possible, inspiré par M. Neuray.

Mais tout cela est inutile ! Les conservateurs d'aujourd'hui ne veulent et ne peuvent se transformer, pas plus que les nobles d'Ancien Régime, que l'aristocratie russe, que les junkers allemands; ils veulent simplement durer, par inertie, par fatigue de l'opinion. Et des sceptiques clairvoyants, mais jouisseurs, les y attendent, en défendant par la plume des idées qu'ils méprisent, un Dieu auquel ils ne croient pas, une armée dont ils ne connaissent que quelques officiers d'Etat-Major.

Prisonnier de son train de vie, de son esthétique, des appétits de ses femmes et de ses clients, le conservateur n'a aucune doctrine, aucun espoir. C'est pour cela qu'il est, à la fois, si maladroit et si cruel.

\*\*

M. Neuray et son équipe voient d'ailleurs bien tout cela. Mais ils ont

la nostalgie d'une bourgeoisie vertueuse et d'une aristocratie bienfaisante. Ils vivent de cette utopie.

Et pourtant... on n'ignore pas l'histoire dans la maison : M. Neuray avait commencé des études sous Godfroid Kurth auquel il a d'ailleurs consacré un bien beau livre; M. Ch. d'Ydewalle, qui préférerait d'ailleurs un grand sabre à la plume qu'il manie gentiment, avait entrepris des études historiques sous M. Pirenne.

Mais voilà : ils ont bifurqué à mi-chemin et sont devenus pamphlétaires et non point historiens. De l'histoire, ils ne veulent connaître aujourd'hui que ce qui les sert : les œuvres des historiens de l'Académie, ci-devant de préférence, celles de Fortunat Strowski, de Louis Madelin, de ce menteur de Lenôtre, des fabricants d'histoires illustrées et subsidiées pour Amitiés françaises de Bucarest ou de Buenos-Ayres.

Ne leur parlez, pour ne citer que quelques vivants, ni de Marc Block, ni de Georges Lefèvre, ni de Clapham, ni de Nefe, ni de Kulischer, ni de Demangeon, de Sagnac, de Georges Weil, de Febvre, de H. See, de Piganiol, d'Espinass, de Sayons, ni surtout, jamais, des gens de Sorbom et de Normale.

\*\*

Ne leur demandez point davantage de lire l'histoire dans les revues professionnelles, dans les périodiques spécialisés : érudition poussiéreuse, vermoulu, morte et, pour tout dire, « science boche », où manque la synthèse, le jugement, la mesure aussi, cette mesure attique que tout vrai Français (c'est-à-dire de droite) partage avec tout francophile.

Mais offrez-leur l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*, du *Correspondant*, de la *Revue de Paris*, de la *Revue Générale* : cette histoire écrite par des généraux, des diplomates retraités, des signataires de traités, des familiers de cours. Pour les réactionnaires, c'est ça l'histoire : ces plaisirs d'avoir à une classe ou d'une clique, ce pittoresque, ce choix de l'épisode charmant, ce portrait poussé de l'adversaire : voilà la véritable histoire, celle dont on peut parler dans les chroniques du dimanche, dans la page pour retraitants et pour jeunes gens. On peut aussi en faire des manuels pour écoles confessionnelles.

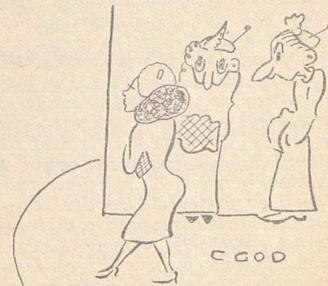
Ah! parlez aux lecteurs de la *Nation Belge* de ce farceur de Gaxotte, de cet ennuyeux et partial Bainville, de ce tripatouilleur de textes qu'est Lenôtre, qu'aucun historien de métier n'oserait citer : les voilà heureux! les voilà rassurés!

Les autres faisaient de l'histoire pour la connaître, ceux-ci en font pour façonner l'opinion des bourgeois et des journalistes, de l'histoire d'*Action Française*, quoi! Qu'importe que Lenôtre soit pris la main dans le sac à fausser un document d'archives, à « oublier » un texte : il ridiculise la Révolution, il exalte l'Ancien Régime et, au pire, la Monarchie censitaire; il pontifie dans le *Temps*, il est de l'Académie, il est utile, il sent la réaction : le voilà grand homme!

Et grand homme aussi ce Belge compilateur, ce de Meeus dont on ne parle plus, qui s'est éroulé sous les risées des historiens belges : Pirenne, H. Laurent, van Kalken, Ganshof, et qui avait, lui aussi, ses petites thèses réactionnaires que l'abbé Wallez a pillées sans scrupules. *Jam factet!* disait de de Meus un de nos historiens, à peine parue cette effarante « Histoire de Belgique ».

C'est ce choix que dans la bourgeoisie on appelle culture historique. Pour y exceller, il suffit de quelques idées préconçues, de beaucoup de culot, de mépris aussi « pour ce pauvre X, historien de gauche ». Un peu de talent ne nuit pas non plus, car alors la sauce fait passer le poison.

### Un connaisseur



— Non, ma chère! regardez-moi ce derrière: ça n'a plus figure humaine!

# Romans vécus et vies romancées

PAR FRANZ HELLENS

Il y a des modes profitables. Telle cette mode qui nous vaut depuis deux ou trois ans toute une série de « vies romancées » qui nous repose de bien des romans où la vie est absente. Quelques-unes de ces vies d'hommes plus ou moins illustres sont, du reste, de véritables romans vécus. Je ne citerai comme exemples que celles de *Mirabeau*, dont M. de Jouvenel nous raconte les péripéties tragiques avec un talent remarquable, de *Henri Heine*, dont les humiliations nous sont décrites par Camille Mauclair, de *J.-B. Lully*, dont l'excellent musicologue Prunières nous révèle l'élégant libertinage. Parmi cette série de biographies, qui ne sont pas toutes romancées, mais dont quelques-unes sont de l'histoire authentique, la librairie Plon nous en propose deux ou trois qui sont des modèles du genre. Notre compatriote, M. Louis Dumont-Wilden, a écrit la vie du *Prince de Ligne*. C'est un livre très fort, solidement construit, et documenté

mieux qu'abondamment : avec un tact, un esprit d'à-propos, un sens critique parfaits. Ceux qui ont lu les essais de ce charmant écrivain, ses mémoires, les mille riens fort sensés, souvent profonds, échappés à sa plume alerte et spirituelle, tiendront à connaître la vie curieuse de ce grand seigneur ami de Voltaire, de Jean-Jacques, qui fut aussi un penseur et un rêveur de grande classe.

Une autre vie d'homme illustre, et qui est une sorte de chef-d'œuvre du génie, c'est celle de *Gogol* écrite par Boris de Schloezer. Ici encore, c'est l'authenticité qui domine; mais la biographie est tellement serrée, si bien construite, et les éléments en sont mis en valeur avec tant de finesse et d'intelligence, qu'on lit le livre avec le même plaisir qu'un roman.

Ici se pose la question : Que faut-il demander à un biographe? Cet écrivain est-il tenu de faire de l'histoire pure, c'est-à-dire de se limiter aux seuls documents authentiques : témoignages humains, écrits, lettres; ou bien lui est-il permis de « romancer » la vie de son personnage, de faire état de la légende, des « on dit », de tirer des œuvres qu'il a laissées des scènes qui ne peuvent être qu'imaginaires? Il est difficile de répondre à cette question. Il y a des existences humaines qui sont si mouvementées, pleines d'événements si étranges, que leur relation prend tout naturellement la forme du roman; ici, la légende et la vérité se combinent, se mêlent si bien, qu'il devient impossible à l'écrivain de faire exactement la part de l'une et de l'autre. Au contraire, certaines vies semblent à premier abord très sèches, privées de pittoresque. Faire leur histoire serait un travail fastidieux. Mais à y regarder de près, à bien observer les œuvres laissées par ces personnages raisonnables, on finit par apercevoir le côté légendaire. Toute cuirasse a son défaut. Toute vie a son coin obscur, son mystère. L'intérêt d'une pareille vie réside justement dans la recherche de ce mystère et dans son éclaircissement. Il faut remercier la librairie Plon de nous avoir dévoilé, dans ces « vies romancées », tout un univers humain.

Franz HELLENS.

# LES REVUES

× *La Parole Universitaire* (janvier) publie, à côté d'un article regrettable sur la question juive — pourquoi tant de sottise haine lorsqu'un peuple qui a été dispersé et qui a su conserver, à travers les siècles, la pureté de la race, s'efforce avec grandeur, avec noblesse, de ressusciter son royaume? — une étude de M. Gérald Bertot, « Besa, de rupture », où sont inscrites une fois de plus les lendes d'une jeunesse catholique qui aime à se proclamer « absolument non-conformiste », et qui, en tout cas, constate la faillite libérale.

× Lire dans *Le Mois* (no 24), notre cent chroniques des plus vivantes, des portraits de Lucien Descaves et Kurt Weill, le jeune compositeur allemand qui rendit célèbre l'Opéra d'« quat' sous »; des études sur le roman de Salavin, et le caractère américain d'après les romans de Sinclair Lewis.

× *La revue Europe* a donné, dans ses numéros de décembre et de janvier, des fragments d'une histoire de la révolution russe, par Trotsky, un récit de Franz Werfel, « Les petites gens », des études de M. Michael Farbmam sur le bilan du plan quinquennal et le second plan quinquennal en voie de réalisation.

Signalons particulièrement les notes que Jean Guéhenno consacre, dans le numéro de janvier, à Nietzsche, ce précurseur extraordinaire qui a annoncé mille formes de notre époque et que notre époque a outrageusement pillé. Citons ces lignes :

« Il représente la pensée occidentale à son plus haut point de courage. Si la révolution doit se faire aussi contre la « bête humaine » si nous n'avons pas seulement à vouloir être plus heureux, si nous devons vouloir encore être plus libres et moins bêtes, Nietzsche est aussi notre maître à nous. Il a voulu connaître tout ce que l'esprit peut supporter de liberté. Je ne sais pas de plus grande leçon. Et il n'entendait pas une vaine liberté métaphysique. Penser était pour lui combattre. Combattre un combat de cette terre. Combattre les autres et soi-même. Les autres, des contemporains, qui « se fiers de leur liberté de pensée, supportaient mal cependant des pensées vraiment libres. » Soi-même, la « bête pieuse » et adorante qui est en chacun de nous : au début de sa vie, songeant aux savoirs des intellectuels, il écrivait à son ami Gerstorf : « Aujourd'hui, plus que jamais, nous n'avons droit à l'existence que si nous sommes des combattants, des champions d'un siècle à venir que nous pouvons présenter en nous-mêmes, à nos instants les meilleurs. » Véritable clerc, s'il faut parler la langue à la mode, capable « de vivre comme un ouvrier et comme un moine », pour qui une seule chose était nécessaire, et qui ne se proposa jamais que de « stimuler chez les autres l'élan productif et d'accroître l'indépendance dans le monde ».

× Tandis que la Revue Générale publie un article, bien mal informé et plein de bêtises, dit à dom Charles van Oost, sur l'affaire du corridor polonais, la Revue Belge (15 janvier) au contraire, donne un reportage généreux et d'une haute tenue, que M. Pierre Dava avant ami de ce pays, consacre à la Hongrie, qui a été si injustement et si maladroitement découpée après la guerre.

# Trois livres sur André Gide

L'instant qui passe aura vu naître, autour de la personnalité d'André Gide et de la pensée gidienne un regain de curiosité, explicable en partie par la récente et surprenante conversion de Gide au communisme, en partie par l'importance croissante que prennent dans les esprits certains problèmes soulevés hier par l'auteur des *Caves*, et remis récemment en question.

L'essentiel d'entre eux, celui qui forme la trame même du livre dense et ardu de René Schwob (1), et l'un des motifs principaux de l'André Gide de Léon Pierre-Quint (2), est, sans contredit, le problème de la personnalité et du moi. C'est aussi le thème que je veux donner à cette brève analyse, laissant à d'autres le soin d'établir la valeur respectueuse, littéraire et critique, des ouvrages qui m'occupent.

Dans cette étude précise et lumineuse qu'il consacre à Gide (3), Ramon Fernandez ne fait qu'effleurer le problème en cause, que sa tendance sans doute excessive à vouloir réduire André Gide à une figure essentiellement classique lui fait, à tort, considérer soit comme secondaire, soit confondu avec cette « ligne générale » qu'il suppose — ou impose — à la pensée de son sujet.

Peut-être, je le crains, tout ce qui dans le cas d'André Gide relève essentiellement de l'humain échappe-t-il à Fernandez, dans son désir visible de tout ramener à un débat intellectuel pur.

Et lorsqu'il écrit : « Dans ce culte de l'âme, l'homme perd entièrement le contact des choses, mais il continue d'être mené par elles; il ne connaît que les échos intérieurs de ce qui résonne hors de lui; il est pareil à celui qui rêve et qui métamorphose en nymphes le frottement des draps contre ses membres » (p. 34), nous sommes en droit d'attendre de lui d'autres vues sur ce brillant problème.

Si, en fin de compte, au sortir de ces pages d'une clarté précise, nous ne sommes point déçus, c'est qu'il prend figure, à nos yeux, d'une mise au point discutable, sans doute, mais nécessaire.

« Il manque à Gide, écrit René Schwob, ... ce profond amour de l'être auquel le Christ identifie l'amour même de Dieu. » Et ailleurs : « Ce que je reproche à Gide, ce dont aucun de ses livres ne le justifie, ce n'est point son « vice », c'est l'absence d'amour. »

Il semble bien que nous touchions là à l'un des problèmes capitaux de l'esprit et du cœur humains : celui de la sincérité amoureuse, celui même de la réalité de l'amour.

« L'homme, écrit Gide, éprouve ce qu'il s'imagine éprouver. De là à penser qu'il s'imagine éprouver ce qu'il éprouve... Entre aimer Laura et s'imaginer que je l'aime, quel dieu verrait la différence? » Tout le drame qu'implique cette question troublante :

- (1) René Schwob : *Le vrai drame d'André Gide* (Grasset).
- (2) Léon Pierre-Quint : *André Gide, sa vie, son œuvre* (Stock).
- (3) Ramon Fernandez : *André Gide* (Corréa).

*Aime-t-on jamais véritablement?* nul peut-être, avec plus d'angoisse passionnée ne l'a pressenti, que Gide. J'imagine sans peine les horizons nouveaux que révélerait sa résolution. Pour n'avoir su à l'homme n'opposer que Dieu, et non lui-même, René Schwob n'a su faire que retarder celle-ci.

M. Léon Pierre-Quint s'appliquant de son côté à l'analyse des rapports de la passion amoureuse et du plaisir, lui consacrant un chapitre remarquable, et l'un des plus précieux de son beau livre.

Le problème crucial de l'acte gratuit, chef de voûte de la personnalité gidienne trouve enfin en M. Léon Pierre-Quint un intelligent exégète.

« Si je cherchais à définir l'acte libre, écrit-il, je dirais que c'est l'acte qu'on accomplit avec toute sa personnalité... c'est l'acte qui met fin à notre dualité, qui nous réconcilie avec nous-mêmes. Tous les grincements de notre vie intérieure ont cessé : l'acte et l'acteur semblent coïncider enfin. L'acte libre nous représente véritablement comme l'œuvre d'art représente l'artiste. »

A la question du désintéressement dans l'acte gratuit, M. Léon Pierre-Quint répond, fort justement d'ailleurs : « *L'intérêt* qui nous pousse à agir peut prendre un caractère moralement de plus en plus élevé, à mesure que l'acte devient plus conscient, c'est-à-dire plus libre. Mais *l'intérêt* ne disparaît pas, il change de nature. A la limite, dans la liberté, l'intérêt et le désintéressement semblent ne plus faire qu'un. »

Enfin la réponse attendue au problème de l'individu et du moi (1) : « Notre personnalité est notre raison d'être, mais à condition que nous la sacrifions à nous-mêmes. La création est à ce prix, et la liberté. « Je n'aime pas les hommes, déclare Prométhée, j'aime ce qui les dévore. » C'est là le sens de toute la morale individualiste » (2).

Il n'a plus de remplacer par ces quelques citations tout inutile commentaire à un livre dont la perfection critique se passe excellentment.

G. DERYCKE.

(1) René Schwob voyait en Gide l'expression d'un « mysticisme narcissique », résultant d'une étroite servitude de la personnalité envers elle-même et du besoin de délivrance engendré par elle.

(2) Cf. les conclusions de Carlo Suares au même problème (*la Comédie Psychologique*). M. Léon Pierre-Quint semble nous démontrer l'intime ressemblance d'une morale individualiste intelligente et de cette nouvelle et brillante morale anti-individuelle. En face de problèmes engageant sans recourir le meilleur d'eux-mêmes, l'individualiste conscient et l'anti-individualiste ne seront pas loin d'agir et de penser d'une manière identique. C. Q. F. D.

A PARAÎTRE aux Editions du Journal des Poètes

ERNST MOERMAN  
**Fantômas 1933**  
POÈMES

suivis de la vie imaginaire de Jean Cocteau  
350 ex. sur papier bouffant à 15 fr.  
25 ex. numérotés sur feutrage à 30 fr.

Les souscriptions peuvent être adressées à E. MOERMAN, 18, rue de Namur, et le montant éventuellement versé au C. Ch. Post. 1938.55.

VIENT DE PARAÎTRE aux Editions du JOURNAL DES POÈTES

**DÉLUGE**  
POÈME de Charles PLISNIER.  
Exemplaires sur Featherweight marqués de 1 à 500 : 7 fr.  
Exemplaires de luxe sur Lafuma, marqués de A à Z : 50 fr.  
Dépôt : Au Livre Belge, rue des Colonies, 12

LIBRAIRIE

NOS LOISIRS

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES  
Chèques postaux : 185.186 J. Mailot, Bruxelles

SPÉCIALITÉS : Ouvrages sur la sexualité, Revues nudistes, Littérature autrichienne

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

A LA MAISON DU LIVRE BELGE

LISEZ : La nouvelle revue ESPRIT DU TEMPS (Edit. Labor), Abonnement fr. 50.— Prime : 30 francs de livres.  
Charles PLISNIER : Déluge ..... 7.—  
Ed. VANDERCAMMEN : Le sommeil du labourer ..... 10.—  
Willy PUT : Frais généraux ..... 5.—  
Gaston PULINGS : Dans cet exil aride ..... 8.—  
Rue des Colonies, 12

L'ÉGLANTINE va publier incessamment un nouveau livre de  
**Emile Vandervelde**  
**L'ALTERNATIVE**  
Capitalisme d'état ou Socialisme démocratique  
Un volume 15 1/2 x 14 cm. de 288 pages  
On souscrit dès à présent - Prix 25 frs. - C. C. P. 99093 : Églantine-Bruxelles

## LES IDÉES ET LES LIVRES

# Vent d'Est, Vent d'Ouest

par Pearl Buck  
(Editions Stock)

Mystère de la Chine, des mœurs chinoises, de l'âme chinoise : voici un trisme qu'il est presque gênant d'écrire, tant il a servi. Mais n'existe-t-il pas des vérités inusables à l'épreuve du temps? Au demeurant, on pourrait de ce point de départ banal tirer des réflexions infinies et dont plusieurs ne seraient pas sans étonner beaucoup de gens, parmi ceux surtout qui croient mieux que quiconque connaître la Chine et les Chinois.

Je pense bien que c'est Keyserling que l'on trouve si l'on cherche l'origine du snobisme orientaliste. Cette constatation prend un intérêt singulier pour peu que l'on se donne de comprendre le phénomène : Orient et le phénomène : Snobisme. Quel usage ont fait de Keyserling les penseurs à la petite semaine qui, depuis quelque dix ans alimentent les salons en idées générales? Par une sorte d'osmose mal facile à expliquer, ces systèmes passent aisément dans les petites gazettes. En sorte qu'il est courant aujourd'hui, parmi ceux qui trouvent commode pour sauver leur orgueil de prêter à l'Occident l'impuissance de leur propre vie, de trouver cet aphorisme au moins catégorique : la race blanche est condamnée; nous sommes des vaincus en sursis; il n'est que d'attendre un peu et le monde entier sera un vaste

« Céleste Empire ». Un pas de plus et on nous demandera d'être boudhistes sous peine d'être chassés honteusement du dernier bateau.

Inutile de dire que tout cela n'est que jeu d'une bourgeoisie en quête d'espérance, ou, ce qui revient au même, d'un désespoir si total qu'il en devient presque une raison d'être. Cette inquiétude est étrangère aux masses populaires qui ne songent pas à finir parce qu'elles n'ont pas commencé.

Pour dire sommairement ma pensée, il n'y a pas un ennemi à l'Est. Ennemi de quoi? Ennemi de qui? Mais l'Est, comme l'Ouest, est profondément rebassé par ce capitalisme qui a rompu les frontières, multiplié les moyens de communication, mêlé les patrimoines de ceux qui en ont et porté à ce point d'ébullition où elle explose, la misère des hommes qui n'ont rien, en sorte qu'aujourd'hui, dans cette immense cuve du monde, tout est en train de se défaire et de se combiner suivant des affinités nouvelles.

C'est sous cet angle qu'il convient de juger le drame *Occident-Orient*. Si la Chine se transforme, si le mandarinat périt, si la culture deux fois millénaire des sages de Pékin pourrit comme de la pâte de fleurs, si les fils du Ciel apprennent la médecine et la

cabalistique, ce n'est pas, ainsi que le pensent les docteurs de Sorbonne, parce qu'ils ont le propos de copier pour la vaincre, la vieille Europe, mais parce que leur philosophie, leur science et leur sagesse ne sont plus en rapport avec les questions que leur pose une vie internationalisée, une industrie concentrée, une finance dont les fils parlent de New-York ou de la Cité. En somme : une sorte de pragmatisme. Mais il est douteux qu'eux-mêmes aient le temps de dire les profits de cette mutation; les recettes exportées d'Occident ne sont pas toutes captées par les mandarins; une bonne part tant bien que mal atteint le vrai peuple, le plus misérable du monde; et si les marchands d'acier envoient des mitrailleuses aux généraux pour se faire la guerre, ils tombent dans les mains de gens qui apprennent vite à s'en servir pour leur compte.

Ainsi, ce phénomène chinois qui apparaît à beaucoup comme une imitation de la culture occidentale, pourrait bien être tout autre chose : l'achèvement d'un processus d'internationalisation du monde qui, commencé par la bourgeoisie, pour vendre ses marchandises, est achevé par le prolétariat pour s'emparer des moyens de production.

\*\*\*

Il peut paraître étrange que de telles réflexions soient inspirées par le livre de Pearl Buck, *Vent d'Est, Vent d'Ouest*.

Au vrai, on pourrait lire ce livre autrement que je ne l'ai lu et pour en rendre compte, le raconter ainsi, par exemple :

Une jeune fille chinoise, de famille

ancienne, promise dès sa naissance, à un jeune homme de sa race, selon une tradition qui tient compte du nombre des terres et du cours des astres, l'épouse. C'est un représentant-type de la Jeune-Chine. Il a étudié la médecine en Europe et rentre transformé, tenant pour préjugés absurdes, les coutumes les plus vénérables de son pays, de sa religion.

On pourrait montrer la famille, la mère de la jeune fille, première épouse, les trois concubines et les appartenements des femmes, le père dans la cour des hommes; décrire les rites qui président aux fiançailles, au mariage, à la maternité, à la mort; indiquer l'opinion que les Chinois, dans leurs demeures deux fois fermées, se font de l'Occident, terres mystérieuses, barbares, où les hommes ignorent les Quatre Livres.

Et pour finir, montrer comment une mère chinoise est frappée à mort par la trahison de son fils qui, ayant épousé une jeune américaine, l'a conduite dans la maison de ses ancêtres et jusqu'aux pieds des dieux.

Et tout cela, en effet, qui est étude de mœurs, se trouve dans ce livre.

Ce qui s'y trouve aussi, c'est la peinture de quelques âmes de la Chine d'aujourd'hui. Et je pense à cette vive jeune fille Kwei-Lan, en qui le drame se joue, qui est le drame lui-même dans son cœur partagé; à l'étonnante, à la prodigieuse figure de la mère; à ces intellectuels occidentalisés, le frère et l'époux de Kwei-Lan; à la trouble et pure figure de la quatrième épouse, La May; à Wang da Mea, la vieille servante.

Et justement, on s'aperçoit que ce qui ne se trouve pas dans ces pages,

ce sont ces réflexions que je plaçais en tête de cet article.

Le peuple existe-t-il? On le sent bourdonner peut-être, au loin, dans des rues où, pour une dame de condition, il n'est pas décent d'aller; c'est à peine si on l'entend, ou alors, c'est par la bouche des esclaves, des servantes, les plus soumises et les plus misérables.

Mais cette absence, dont je n'ose croire qu'elle est volontaire, a quelque chose de pathétique. Et j'y vois l'une des causes même de l'écroulement auquel nous assistons, et dont ces êtres vivants ne nous donnent que l'image.

Mais, me demande-t-on, cette madame Pearl Buck, ce n'est pas un nom chinois qu'elle porte? Non. Et c'est justement là une sorte de miracle, que cette blanche de vieille race, ait pu s'intégrer à la vie chinoise; l'éprouver, la sentir, la réaliser, au point que pas un instant on ne s'aperçoit du subterfuge et que cette Kwei-Lan qui parle, cette jeune chinoise à l'âme millénaire, est la fille d'un missionnaire américain.

Roman de mœurs, étude d'âmes, poème aux climats très secrets, document où se lisent quelques-unes des maladies de la Chine la plus ignorée : livre plein de sens et plein de poids.

Je dois louer aussi le tact et la mesure d'un récit d'une ingénuité voulue et admirablement nuancée.

La traduction de Mme Germaine Delamain est d'une précision et d'une élégance que nous ne sommes plus accoutumés de rencontrer et qui nous ont semblé presque insolites.

Charles PLISNIER.



Il est dangereux pour un compositeur de doter d'un commentaire musical une œuvre célèbre et parfaite dans sa forme dramatique; il flotte alors des souvenirs des représentations parlées et la musique vient alourdir l'action. L'esprit accoutumé à un rythme plus rapide devance la représentation. On ne doit pas transformer les œuvres qui ont trouvé leur forme définitive, ces arrangements sont trop souvent des trahisons.

M. Spaak a tiré habilement de la pièce de Shakespeare *Le Marchand de Venise*, une comédie lyrique en quatre actes pour M. Fernand Brumagne, qui a souligné ce livret d'un commentaire musical qui suit fidèlement les moindres intentions du texte. C'est le procédé le plus voisin de la vraisemblance, mais celle-ci est-elle bien nécessaire dans l'opéra, genre faux et artificiel par essence?

La ligne mélodique vocale est toujours nette et souple dans la partition de M. Brumagne et l'orchestre trouve un équivalent sonore à chaque phrase, à chaque mot. L'auteur en arrive ainsi à écrire une sorte de puzzle, de marqueterie musicale, qui n'a d'autre lien logique que le texte. Un tel commentaire grossit très fort les effets mais n'apporte rien de bien nécessaire à l'œuvre primitive. Si le poème est bon, la musique est inutile, et si le poème est mauvais le résultat est catastrophique. Lorsque l'on accepte la convention théâtrale, on doit admettre également qu'une œuvre lyrique soit régie avant toute chose par la logique musicale et que ce soit la symphonie qui suive ses lois particulières.

M. Brumagne a écrit une musique très conventionnellement théâtrale et dont l'effet sur le public est certain: il a su trouver toujours avec beaucoup d'esprit le point de contact entre le texte et son inspiration. Il use peut être un peu trop des procédés véristes, des phrases redoublées, de la persuasion des violons, des départs frémissants de mélodies qui n'aboutissent souvent à rien. Une écriture habile et soignée. Il a d'ailleurs particulièrement réussi les passages pittoresques où son inspiration peut se donner libre cours; la réception du duc d'Aragon et du roi du Maroc ne manquent pas d'allure. On regrette que M. Brumagne n'ait pas cru devoir écrire une ouverture à son œuvre.

M. Van Obergh est l'âme même de cette comédie, frémissant de volonté intense, il trace de l'impitoyable Shylock une figure saisissante. Acteur autant que chanteur, M. Van Obergh marque chacune de ses créations d'un sceau personnel. Mlle Denié s'est révélée dans le rôle de Lancelot une comédienne intelligente; MMmes Livine Mertens et Taliferfurent parfaites, tandis que Mlle Marsanne semble affectionner tous les tics conventionnels des chanteuses. MM. Lens, Toutenel, Colonne, Boyer et Mayer jouèrent et chantèrent avec conscience.

En créant une série de concerts d'orgue à des prix extrêmement réduits, les Concerts Philharmoniques eurent une heureuse initiative, et musiciens et amateurs suivent avec intérêt ces manifestations remarquables.

On a trop rarement l'occasion d'entendre des récitals d'orgue, instrument complet, qui se suffit à lui-même. D'autre part, le fonds du répertoire des organistes est constitué par des œuvres de l'école de Bach et des musiciens qui précéderent le grand Cantor. En familiarisant le public avec ces compositions, on lui révèle la souplesse d'écriture des grands contrapunctistes; il retrouve une musique plus ou moins dégagée de la tyrannie de la tonalité et de l'harmonie que les classiques ont imposée. Grâce à ses auditions les noms de Buxtehude, de Frescobaldi, de Clérambault sortent de la poussière musicologique.

M. Funk, organiste à Wädenswill, a affirmé des qualités de finesse, son goût de la couleur franche et de la clarté son mépris des effets faciles. D'une minutie un peu pointilleuse, il excelle dans les passages légers et dans l'interprétation de la joie. M. Funk est un excellent organiste qui joua parfaitement pour notre plus grand plaisir six œuvres de Bach.

\*\*\*

Le dernier débat de la tribune libre du *Rouge et le Noir* fut agrémenté d'une série d'exécutions musicales par des artistes que le Docteur Wicart avait amenés pour donner une démonstration pratique de ses théories.

M. Max Moutia chanta diverses mélodies choisies parmi les œuvres de compositeurs anciens et de musiciens romantiques. Il possède une voix travaillée mais ses interprétations manquent de personnalité.

M. Rogatchewsky chanta à son tour en quatre langues différentes, des mélodies de Gretchaninoff, de Fauré et de Strauss avec un sens très aigu des nuances et des demi-teintes.

Mlle Suzanne Hédoïn, de l'Opéra de Paris, fit une série d'exercices vocaux se servant notamment de l'air de *Blandine*, de Mozart.

J. WETERINGS.

CALENDRIER DES CONCERTS

Mercredi 25 février: 20 h. 30. — Concert Georges Pitsch. (Conserv.)

Jeu 16 février: 20 h. 30. — Concert Ysaye: Récital Panzera. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

20 h. 30. — Concert pour piano et orchestre donné par M. Fernand Sevenants sous la direction de M. Léon Jongen. (Conservatoire.)

Vendredi 17 février: 20 h. 30. — Concert Philharmonique: Récital d'orgue de M. Charles Hens. (Œuvres de Bach, Grande Salle du Palais des B.-A.)

Samedi 18 février: 17 h. 30. — Orchestre Symphonique Populaire. MM. Victor Vreuls et Henri Wagemans. Œuvres de Franck, de Saint-Saëns et de Vreuls. (Grande Salle du Palais des B.-A.)

20 h. 45. — Gala de danses et de chants d'Espagne au profit des Bourses d'Etudes Universitaires, avec les concours de Raquel Meller et des Ballets Juan Martinez.



AU PALAIS DES BEAUX-ARTS SAINTE-GRANIER

Adrien Mayer, qui préside avec tant d'intelligence aux destinées de la Société des Spectacles et Conférences du Palais des Beaux-Arts, ne se lasse point, depuis le début de la saison, d'être agréable à son public. Voici peu, grâce à lui, les Bruxellois avaient l'occasion d'applaudir le grand acteur allemand Alexandre Moissi dans *Les Revenants*, d'Ibsen. La veille, ils avaient revu avec infiniment de plaisir la pure et classique Vera Korène dans *Le Cygne*, du dramaturge hongrois Franz Molnar, dont le Marais, quelques mois auparavant, avait créé en langue française *Liliom*. Avant cela, les amateurs de spectacles chorégraphiques avaient applaudi les ballets *Kurt Joos*, d'Eisenstein, et *Serge Lifar*, le prestigieux danseur russe.

Pour suivre trois conférences données par des personnalités telles que Léon Blum, le chef du parti socialiste français, qui parlera de Jaurès; Alexandre Millerand l'ancien président de la République française, qui a entretenu son auditoire des *Idealistes et Idéologues de 1919 à 1933*; Thomas Mann, enfin l'éminent écrivain allemand, qui évoquera *Richard Wagner*, ce titan de la musique D'autres spectacles, d'autres conférences sont en préparation qui dénotent d'une direction intelligente, soucieuse seulement de servir l'esprit et la beauté.

La semaine dernière, Adrien Mayer avait résolu d'amuser ses fidèles. Il avait pour cela fait signe à Saint-Granier, — acteur, auteur, cinéaste, revuiste, chansonnier — qui, de Paris, était venu avec son large sourire empreint à quelque boîte de pâté dentifrice, un petit manuscrit de conférence et un carton qui contenait quelques chansons.

Saint-Granier déroula son petit manuscrit, le posa sur la table et parla de théâtre, de music-hall et de cinéma — surtout de cinéma — durant une heure vingt, sans arrêt. De temps en temps, il buvait une gorgée d'eau minérale (je crois bien qu'il vida la bouteille), grimpaît sur la chaise, s'assoyait sur la table — tout en bavardant.

Nous n'aimons pas beaucoup Saint-Granier à l'écran parce qu'il représente, à nos yeux, le type du parfait faiseur, l'amuseur professionnel, l'artiste (si l'on peut dire) qui travaille sur commande, dans le but uniquement de satisfaire une clientèle dont les goûts artistiques et l'intelligence sont loin d'atteindre les sommets. Eh bien, faut-il le dire? nous qui n'attendions pas grand-chose de cette conférence annoncée avec un peu de pompe, nous avons été agréablement surpris de ne pas nous être ennuyé une seule minute durant toute la soirée.

Il parlait comme ça, bonnement, simplement, au gré de ses souvenirs, racontait des anecdotes avec des « ou en étais-je? » des « qu'est-ce que je disais donc? » qui donnaient au public l'impression d'un bavardage à bâtons rompus.

Saint-Granier effleura bien des aspects de son sujet durant ces quatre-vingt minutes. Il défendit notamment le film commercial. Non point qu'il en fit l'éloge, mais il expliqua les difficultés inouïes au milieu desquelles se débat un metteur en scène qui entreprend la réalisation d'un film: l'ignorance des producteurs, les exigences des financiers, la tyrannie des vedettes, les ennuis de toutes sortes. Il donna des exemples de l'incroyable ignorance des hommes d'argent qui financent l'industrie cinématographique: celui qui voulait qu'on lui présentât Paul Verlaine à déjeuner afin d'adapter à l'écran l'une de ses pièces; celui qui, se trouvant devant un décor représentant le pont d'un navire, commandait qu'on reculé le *bastringage*; celui qui, dans un discours, parlait à ses amis de l'affectation qu'il leur portait, etc. Saint-Granier parla également des acteurs qui ont vraiment beaucoup de courage et jouent parfois malgré les pires difficultés; des critiques qui écrivent souvent sans savoir; du public cinématographique qui est divers, multiple, et jamais satisfait complètement; du snobisme qui existe à l'écran comme partout ailleurs et veut, par exemple, qu'un film de René Clair soit toujours parfait, qu'une bande commerciale soit toujours méprisable. Il remarqua l'antagonisme qui existe aujourd'hui entre la critique et le public...

Il faut le reconnaître, Saint-Granier parla de tout cela sans acrimonie, sans méchanceté aucune, en bon garçon qui aime son métier malgré tout, et les camarades qui souvent sont remplis de gentillesse.

Puis il chanta. Des couplets satiriques dédiés à la politique, une romance sentimentale, une chanson-express avec le concours du public. Il dit aussi des parodies de fables de La Fontaine et de Florian. Tout cela fut très cordial, très animé, toujours amusant. Une soirée placée sous le signe de l'esprit et de la belle humeur.

AU PALAIS D'ETE LA REINE DU FILM

Après la revue de Georges Garnier, qui tint l'affiche plusieurs semaines, et avant que paraisse à nouveau l'inimitable Crock, voici que la direction du Palais d'Été reprend pour une semaine *La Reine du film*, cette charmante opérette viennoise du compositeur Jean Gilbert, que nous n'avions plus eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles depuis de nombreuses années.

Bonne reprise, en somme, et la blonde Alma Borodine, qui fut de la Monnaie, Gaby Letty, délicieuse jeune fille, Marcelle de Beaulieu, une mère imposante. Côté hommes, l'interprétation n'est pas moins bonne. André Pierrrel a de la prestance et chante agréablement. Daniel, Walter, Charlier jouent leur rôle avec esprit et Paul Florendas dirige l'orchestre avec son entrain habituel.

Les spectateurs semblent prendre plaisir au spectacle. En ce temps de crise, que peut-on désirer de plus?

Marcel DEHAYE.

Où en est l'Espagne?

La semaine prochaine, nous commencerons la publication d'un important reportage sur l'Espagne d'aujourd'hui, par Pedro Piedra.

CONFÉRENCES

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS ALEXANDRE MILLERAND

M. Millerand est venu de Paris pour donner une conférence au Palais des Beaux-Arts. Il est descendu à l'Hôtel Astoria, ce dont les journaux nous ont soigneusement avertis. Pendant une heure exactement, il nous a lu son discours écrit sur de petits feuillets qu'il collait à ses lunettes pour les mieux déchiffrer.

On nous avait annoncé que l'ancien Président de la République parlerait des *Idealistes et Idéologues de 1919 à 1933*. Ah! oui! Pendant une heure, il fit surtout le procès de l'Allemagne. Il évoqua Versailles, Locarno, La Haye, Genève, Lausanne, et souligna les faiblesses sans nombre que les anciens vainqueurs avaient eues, selon lui, à l'égard des vaincus. On sentait, au long de ces paroles, la rancune et la méfiance qu'il témoignait au peuple allemand.

De temps en temps, le conférencier lançait quelques fleurs à la Belgique — petit pays ami — et à son ministre des Affaires étrangères qui, depuis tant d'années, se distingue à Genève. Mais les applaudissements sollicités n'éclataient pas, et c'était bien dommage. Ça aurait ranimé l'attention de quelques auditeurs qui commençaient à s'assoupir.

Soyons reconnaissants tout de même envers M. Millerand, il nous a rappelé que l'Allemagne était une nation de proie, qu'elle préparait une guerre de revanche et, qu'armée jusqu'aux dents, elle était décidée à reconquérir l'Alsace et la Lorraine, Eupen et Malmédy, et bien d'autres choses encore. Nous voilà prévenus. Pendant ce temps, la douce France rêve aux étoiles, danse des rondes enfantines, suce du sucre d'orge, brise ses fusils et envoie ses canons à la réforme. Tout le monde sait cela, voyons!

Lorsque les soixante minutes furent écoulées, M. Millerand s'épongea le front, rassembla ses petits papiers et, comme dans les mélodrames, sortit par le fond.

Vestiaire. Rigolade. Taxi. Marcel DEHAYE.

LES CONFÉRENCES DE LA NOUVELLE-EQUIPE

La Nouvelle-Equipe donnera au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, une série de trois conférences, les 24 février, 10 et 24 mars.

M. Yvan Lenain, directeur de la Revue, commencera par une *Histoire indiscrète et confidentielle de la Nouvelle-Equipe*, dans laquelle il montrera que, de propos délibéré, il ne souhaite rien tant que de se compromettre par certaines révélations que d'aucun eussent préféré voir gardées secrètes. Il aura l'occasion ainsi de préciser suivant quel processus doctrinal la Nouvelle-Equipe a été amenée à se poser la question de l'attitude à prendre devant les événements qui se précipitent.

Deux autres conférences sont également annoncées, l'une sur *Le théâtre et notre temps*, par Oscar Lejeune; l'autre sur *La libre nature de la Poésie*, par Jean Glineur. Oscar Lejeune, outre qu'il dessinera le visage du théâtre contemporain, fera le récit de certaines de ses expériences personnelles, particulièrement significatives, et notamment de celle qu'il a récemment vécue comme réjisseur de la troupe qui joua à Tarcémon d'abord, au Palais des Beaux-Arts ensuite, le *Mystère de l'Invention de la Croix*. Des lectures seront faites à cette conférence, ainsi qu'à celle de M. Jean Glineur. Cette troisième conférence aura pour objet le problème de la Poésie et de sa libre nature. Elle sera cét exposé au cours duquel Jean Glineur, dont les Editions des Cahiers du Sud vont publier sous peu *L'œuf de Colombe*, soulignera l'apport éminent et l'importance de découvertes surréalistes et de certaines œuvres capitales de Jules Supervielle à l'Épée Bertrand.

(Location: Palais des Beaux-Arts. Prix des places: 5 et 10 francs.)

CYCLE DES GRANDES CONFÉRENCES TOURISTIQUES FRANÇAISES

On se rappelle sans doute le grand succès que remporta à Bruxelles et à Anvers, le cycle des conférences touristiques organisé par les Grands Réseaux des Chemins de fer français au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, et dans la salle du Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers.

Cette année les chemins de fer français donneront à Gand, au Théâtre Minard, trois conférences pour lesquelles ils se sont assurés la collaboration de conférenciers de tout premier plan.

Ci-après la liste de ces conférences:

Première conférence: Lundi 27 février.

Sujet: *La montagne française*, donnée par M. Jean Escarra, professeur de la Faculté de Droit de Paris, et président du Club Alpin français. Cette conférence sera présidée par M. le Comte Xavier de Grünne, secrétaire général du Club Alpin belge.

Deuxième conférence: mardi 14 mars.

Sujet: *Les richesses monumentales de la France*, donnée par M. Hourcq, membre de l'Institut de France. Cette conférence sera présidée par M. Van derstegen, bourgmestre de la ville de Gand.

Troisième conférence: mardi 4 avril.

Sujet: *Un tour de France*, donnée par M. Cuvelier, avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles. Cette conférence sera présidée par M. A. Pleis, président de la Chambre de Commerce française pour les deux Flandres.

Les invitations pour chaque conférence pourront être retirées soit aux Agences de Voyages de Gand, soit au Bureau Central des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles, soit à la Direction du Théâtre Minard, 7, rue de la Coriandre, à Gand, de 10 h. 30 à 12 h. 30, et de 16 à 18 heures.

Pour chacune des conférences, les places devront être numérotées; il sera perçu un droit de location de 2 francs par place, dont le produit sera entièrement attribué aux œuvres de la Reine.

Les dates de location pour chacune des conférences seront communiquées à la presse en temps utile et seront portées au bas des invitations.

Jeudi 16 février, à 20 h. 30, en la Salle de Conférences de la Maison du Peuple, de Bruxelles, conférence par THOMAS MANN sur ce sujet: *De Goethe à Tolstoï*. Droit d'entrée: 3 francs.

La Fédération des Étudiants Marxistes présente Deux films d'Eisenstein

La Ligne Générale et

Romance Sentimentale

au CASINO, 38, ch. de Louvain le dimanche 19 février 1933, à 10 heures du matin



REVUE DES FIMS

Au delà du Rhin (Studio). — Un film français d'habile (?) propagande (l'impartialité est toujours la meilleure des excuses). Des commentaires parlés frisant l'ineptie salariée de la « grande presse ». M. Edouard Helsey prend des pioches pour des fusils-mitrailleurs et des labours pour des tranchées. Pauvre vieux, va... Encore un qui a bien « mérité de la patrie »!

Quant aux images nudistes qui sont belles et dont nous doutons que le public soit admis à les voir dans leur intégralité, quel malheur qu'il ait fallu les faire « ironiser » (comme dit le programme) par M. Colline. Colline est souvent un chansonnier adorable, mais ici ses plaisanteries sont lourdes et bien faciles. La gauleserie et le nudisme ne font pas bon ménage et on se demande ce que l'esprit français a à gagner de chansonneries de ce genre: « Au clair de vos lunes, Messieurs les Allemands... », ou bien « Vos seins en forme de poire, d'orange ou de citron (?) » ou encore « Nous l'avons vu, votre rein allemand ».

C'est d'une goujaterie parfait. Et c'est fâcheux, parce que ce film amputé des commentaires grotesques qu'il inspire (et contre lesquels, d'ailleurs, on a heureusement manifesté à Paris) constitue un excellent documentaire qu'il faut voir néanmoins.

Fils de Radjah (Caméo). — La romance, le turban, l'honneur de la race et tout. Un sombre drame. Un film comique.

A part quoi, Une idée folle, Rien que des mensonges, Allo, mademoiselle et tutti quanti. On annonce Topaze et Suzanne. Et, pour un peu plus tard Vénus blonde et Huit filles sur un bateau. Espoir...

NOTULES

Présenté à Paris, cette semaine, *I'm a fugitive frau a chain gang* (*Évadé*) passe pour le meilleur film réalisé depuis l'avènement du parlant. *I'm a fugitive* est interprété par l'extraordinaire Paul Mum (*Scarface*). Verrons-nous bientôt ce film à Bruxelles?

\*\*\*

On a présenté, à Paris également: *Back Street*, *Million dollars leg*, une comédie satirique du meilleur aloi, paraît-il, et *La tête d'un homme*, d'après le roman de G. Simenon.

A ce propos, quand verrons-nous ici *La nuit du carrefour* (de Jean Renoir) et *Le chien jaune*, présentés à Paris il y aura tenté un an? Une simple question, parmi beaucoup d'autres...

\*\*\*

Le cinéma français dans le marasme: ce ne sont que *Mélo*, *Fleur d'orange*, *Miss Helyett* et autres *Conduisez-moi, Madame*.

Coup sur coup, le cinéma américain nous donne *Scarface*, *If I had a million*, *Back Street*, *I'm a fugitive*, etc.

Le vent tourne...

\*\*\*

Deux revues annoncent des numéros spéciaux consacrés au cinéma. Il s'agit de *Nuestro cinéma* et des *Cahiers jaunes* (ceux-ci avec une collaboration particulièrement brillante réunissant les noms de Salvador Dali, André Delons, Maurice Henry, etc.).

En Belgique, *Document 33*, dont la prochaine parution est annoncée, suivant une formule nouvelle et particulièrement heureuse, abordera le cinéma sous l'angle de l'esprit et de la critique sociale.

Advertisement for Trianon (68, rue Neuve) and Metropole (Le Palais du Cinéma). Includes text: 'Voici la 4me semaine DE Allo Berlin?.. Ici Paris! Le beau film de Julien Duvivier' and 'L'AVEZ-VOUS VU?'. Also mentions 'TOPAZE DE MARCEL PAGNOL' and 'METROPOLE LE PALAIS DU CINEMA'.

Advertisement for Carrefour (5, Place Madou, Bruxelles) and Suzanne. Includes text: 'Vendredi et jours suivants TUER POUR VIVRE' and 'Film soviétique Les vues de ce film ont été prises en Asie Centrale, en Arménie, sur les îles désertes de la Mer d'Aral et dans les steppes de l'Ukraine méridionale'.

Advertisement for Studio (Palais des Beaux-Arts, 23, rue Ravenstein). Includes text: 'Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.' and 'LA POLITIQUE LE SPORT LE NUDISME INTEGRAL'.

Advertisement for Will'Arco (Deux Galas de Danse). Includes text: 'Samedi 19 février au Théâtre Diligentia à La Haye et lundi 21 février au Conservatoire d'Amsterdam' and 'Représentant exclusif du danseur Will'arco pour la Hollande: M. J. Beek, Kneuterdijk, 7b, La Haye'.

Advertisement for Spectacles (AU PALAIS D'ETE). Includes text: 'Une pièce qu'il faut voir: Aurélie. A L'ALHAMBRA La splendide opérette Nina-Rosa. Une mise en scène extraordinaire. 200 personnes en scène.' and 'L'opérette La Reine du Film dont nous parlons ailleurs.'

Advertisement for Abonnez-vous (à ce journal) for 40 francs. Includes text: 'jusqu'à fin 1933 au C. C. P. 2883.74'.

### A la Tribune libre, mercredi dernier Comment doit-on chanter et comment chantent-ils?

Un exposé du Dr Wicart. — Tour de chant. — Le public facétieux... et un confrère inattendu du pays du « bel canto ».

C'est un point, l'Opéra se meurt... Les belles voix, commença d'un ton vibrant M. René Maisson, se font de plus en plus rares. Et pourtant, quel merveilleux instrument de la peine et de la joie des hommes! Ah, aidez-nous, Mesdames et Messieurs, soutenez-nous dans notre croisade pour la rénovation du chant, et pour le retour à l'expression la plus noble de l'idéal humain.

Une salle comble, remplie surtout de ce public bien élevé que l'on eût dit échappé pour une heure à notre vénérable enceinte de la Monnaie, se mit à applaudir avec une immense ferveur comme aux plus beaux jours du théâtre lyrique.

Assistance fort bien disposée, insistons-y, et qui continuera à le montrer après l'introduction de notre célèbre compatriote de Chicago, de Milan et d'ailleurs, exceptionnellement sollicité, par désistement de Pierre Fontaine vis-à-vis de la question, de présider ce curieux débat de la Tribune Libre de Bruxelles sur « Le chant et le secret des belles voix ».

Bien entendu, M. René Maisson ne se contentera pas de pousser un cri d'alarme qui, dans l'état actuel des choses, risque fort de ne susciter que de très tardifs échos. Il va aussi, en introduisant le sujet de la discussion, poser un acte de foi personnel dans la méthode du Dr Wicart.

Car la grande difficulté, ajoute M. René Maisson, et devant laquelle pouvaient très peu réagir jusqu'en ces dernières années la plupart des artistes d'Opéra, c'est de chanter avec une égale facilité et la même valeur d'expression en plusieurs langues...

J'ai trouvé, quant à moi, la lumière chez le Dr Wicart, en apprenant par son inappréciable somme, « Le Chanteur », ce qu'est « l'impression physiologique » du chant, et comment on s'en rend maître.

Alors, après un remarquable préambule du Dr Wicart lui-même, Mlle Suzanne Hédoïn, de l'Opéra de Paris, s'avança fort courageusement devant la herse, et se mit à tinter la langue en poussant toutes sortes de cris à l'audition desquels, je vous assure, personne ne se sentait envie de rire.

Car le Dr Wicart précisait encore :

« C'est une besogne bien ingrate, Mesdames et Messieurs, que celle qu'a acceptée de fournir devant vous, pour l'éclaircissement de ce débat, l'excellente artiste que voici. Mlle Hédoïn voudrait en effet vous faire saisir, en ce moment, la formation la plus naturelle du son, des voyelles, des consonnes, et enfin des mots, en mettant en action de façon plus concrète, puisqu'elle se prête elle-même à l'expérience, le mécanisme vocal que les projections lumineuses viennent de vous détailler.

Ah! je vous prie bien de croire que l'on peut aussi des projections lumineuses sur la langue, il y avait devant lequel le laryngologiste qu'est spécialement le Dr Wicart tenait le long bâton de conférencier!

Enfin, c'était fini. On savait maintenant comment sont faits le palais et l'épiglotte, et on imaginait celle-ci fonctionnant dans le gosier de Mlle Hédoïn, qui en finissait en ce moment avec les consonnes.

Et le Dr Wicart poursuivait toujours :

« C'est tout à fait remarquable. Je dois vous dire, Mesdames et Messieurs, que Mlle Hédoïn était à ce point grippée encore ce matin qu'elle se deman-

dit si elle oserait venir ici ce soir. Mais préoccupée qu'elle fut toujours de se doter de la seule « émission physiologique souple et naturelle », elle est arrivée à paraître devant vous bien en forme en opérant, dans l'après-midi, sur son organe vocal, par le seul moyen de ces jeux de voyelles, de consonnes et de mots, une sorte de « massage vibratoire ». Ainsi, voilà un larynx parfaitement dégagé...

De M. Max Moutia, et de M. Rogatchewsky, dont notre chroniqueur musical parle d'autre part, le Dr Wicart mit ensuite en valeur de l'un la souplesse de l'articulation, de l'autre la valeur d'expression qu'un chanteur conserve en quatre langages différents.

Tout le monde était enthousiasmé. Et quant au débat public!...

M. Illion, qui décidément comme dramaturge ne néglige pas une occasion de s'instruire, demanda le premier en quoi la triste nécessité pour un chanteur de porter un ratelier pouvait influer sur le débit à la scène.

Les rares fusaients, mais c'était là, paraît-il, une objection assez sérieuse : le Dr Wicart hochait la tête en la notant.

Et tout aussitôt un musicien, M. Meer, posa la question de savoir s'il était bien nécessaire d'avoir encore les cordes vocales pour chanter, car on aurait fait dernièrement à Paris une expérience d'ablation très concluante.

M<sup>rs</sup> Paulis déplorait que les livrets et les décors d'opéra continuassent à être si pauvres et de totale inactualité. Voilà, peut-être, pourquoi l'opéra meurt. Et le Dr Wicart s'appréta à confondre de nouveau chacun par la science de ses réponses... quand surgit sur la scène un confrère inattendu.

M. Vignorschik, médecin italien passionné de M. Viadorschik, médecin italien passionné de « bel canto »... chanterait tout d'abord (ce que le Dr Wicart, dit-il, ne sait pas faire) et ensuite démontrerait que le chanteur doit parfois se servir du larynx bas et « poitriner », ce qui va à l'encontre des théories de saine anatomie du Dr Wicart.

Le Dr Vignorschik chanta donc, d'une voix forte et somptueuse... Et son confrère de Paris allait relever, tout de suite après, que le médecin du « bel canto » avait à ce point dû se contraindre, qu'il s'était tout d'abord débarrassé avec peine, pour chanter, d'un catarrhe cependant loin du larynx, siège du chant...

Et pendant que l'Italien chantait, Mlle Hédoïn, de sa place, comme si elle participait à l'effort de l'amateur, se poussa toujours avec inquiétude la langue au bout des dents, la maintenant à plat suivant le précepte, et comme en mimant le « bel canto » en cours...

Ah! je vous prie bien de croire que l'on peut aussi des projections lumineuses sur la langue, il y avait devant lequel le laryngologiste qu'est spécialement le Dr Wicart tenait le long bâton de conférencier!

Enfin, c'était fini. On savait maintenant comment sont faits le palais et l'épiglotte, et on imaginait celle-ci fonctionnant dans le gosier de Mlle Hédoïn, qui en finissait en ce moment avec les consonnes.

Et le Dr Wicart poursuivait toujours :

« C'est tout à fait remarquable. Je dois vous dire, Mesdames et Messieurs, que Mlle Hédoïn était à ce point grippée encore ce matin qu'elle se deman-

### A la gloire de M. Devèze

(Suite de la page 1.)

M. Devèze se défend alors d'avoir le moins du monde voulu porter atteinte à la liberté de la presse. Il s'agit d'une mesure de discipline intérieure de l'armée. C'est-à-dire que nous avons cru comprendre qu'en dehors de la caserne le soldat est bien libre de lire ce qu'il lui plaît. Et il serait vraiment mesquin de rendre M. Devèze responsable des agissements de ces officiers et de ces gendarmes qui espionnent les soldats dans la rue et leur arrachent le *Peuple* des mains quand ces petits égarés, d'aventure, se laissent aller à ces lectures. M. Devèze n'y est pour rien. Il faut le dire bien haut. Nul plus que lui n'est attaché à la liberté de la presse, à la liberté de conscience, et aux traditions si vivaces du libéralisme. D'ailleurs, M. Devèze, touchant sa conscience à lui, sait parfaitement à quoi s'en tenir et il l'a déclaré bien haut : « Je ne céderai pas devant l'injure, la colère, la menace, et je ne consens pas, en cette circonstance, à accepter un autre juge que moi-même. »

Voilà qui est parler. Et quand on est infaillible comme M. Devèze, on a le droit et même le devoir de ne s'en remettre qu'à soi-même.

Enfin, le ministre a traité de la frontière, de la défense du territoire et il a levé son verre dans une admirable péroraison « à l'association des officiers qui symbolise l'indissoluble solidarité de nos sentiments, de nos volontés, de nos espérances; à la Patrie libre et prospère que nous aimons par-dessus toute chose, et qu'ensemble, nous servons de tout notre cœur. » L'évocation de la Patrie « libre et prospère » fut, elle encore, particulièrement goûtée pour son double à-propos. Elle témoigne que M. Devèze ne recule décidément devant aucun sacrifice. L'audace de pensée, la générosité de l'âme, la noblesse du style, tout cela lui est également familier. Oui, M. Devèze est un grand ministre et il n'a pas fini de nous étonner. Car il vient de prouver que si grand qu'on soit, on peut encore grandir.

P. F.

### Au Club du Faubourg

Samedi 18, Crystal-Palace, à 14 h. Conférence par Francis de Croisset sur *Les coulisses du théâtre*. Débat sur le rôle de la direction. Desmaitel sur *La défense nationale*.

Mardi 21, Salle Wagram, 20 h. 30, présentation de l'étonnant *Orchestre électro-humain* de Paul Bizos, avec ses musiciens; la danseuse Djénik-Anik dans ses danses hindoues; *La chanson*, avec Régine Provence; *La danse acrobatique* avec Erda Lodi.

ERGO.

## Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

En la salle de la Grande-Harmonie  
81, rue de la Madeleine  
Prix d'entrée : 5 francs.  
ou en la salle des Huit Heures  
11, place Fontainas (entrée particulière).  
Prix d'entrée : 4 francs.  
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Mercredi 15 février à 20 h. 30 précises

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

Débat public et contradictoire, sur ce sujet :

## La liberté en péril !

POUR ET CONTRE LES LOIS DITES SCÉLERATES réprimant les outrages au drapeau, à l'armée, aux personnes des ministres, parlementaires et magistrats; réprimant la propagande antimilitariste; limitant les droits des étrangers. Pour et contre l'arrêté ministériel censurant les lectures des soldats. Peut-on qualifier de scélérates, les lois dont les projets viennent d'être déposés au Parlement? — Qu'est-ce qu'un outrage au drapeau? — Qu'est-ce qu'une injure à un corps constitué? — Qu'est-ce que l'antimilitarisme? — Qu'est-ce que la liberté? — Que devient la Constitution? — Se trouvera-t-il, en un pays de liberté traditionnelle, une majorité pour voter ces lois?

Orateurs inscrits :

MM. Georges BOHY-DENIS, avocat à la Cour, député suppléant; Victor de LAVELEYE, avocat à la Cour, secrétaire du Conseil national du Parti libéral; ERNESTAN, socialiste libertaire; Robert LEJOUR, avocat à la Cour, président de la Section belge du Secours Rouge International; Paul RUSCART, journaliste et professeur; Paul-Henri SPAAK, avocat à la Cour, député de Bruxelles.  
Droit d'entrée : 4 francs.

Mercredi 22 février, à 20 h. 30 :

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

Le grand libertaire français Jean MARESTAN

ouvrira le débat sur ce sujet :

L'EGLISE ET LA SEXUALITE

Avec son rigorisme excessif à l'égard de l'amour sexuel, la morale ecclésiastique n'a-t-elle pas été cause de maux plus grands que ceux qu'elle se proposait d'éviter?

Mercredi 1<sup>er</sup> mars, à 20 h. 30 :

EN LA SALLE DE LA GRANDE-HARMONIE

81, RUE DE LA MADELEINE

Le célèbre orateur et adversaire du spiritisme KARDEC, sur ce sujet :

LES EXPLOITEURS DES MORTS

Comment ils mentent! Comment ils volent! Comment ils tuent!

Les exposés seront accompagnés de démonstrations.

Mercredi 8 mars, à 20 h. 30 :

L'éminent savant, docteur Pierre VACHET,

de l'Ecole de Psychologie, de Paris,

ouvrira le débat sur

LA FEMME ET L'AMOUR

Mercredi 15 mars, à 20 h. 30 :

Le remarquable orateur Philippe LAMOUR,

avocat au Barreau de Paris

traitera de ce sujet :

LA REVOLUTION CONTRAIRE

# COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Cogol au théâtre.

Le chef-d'œuvre de Nicolaï Gogol, *Ames mortes*, vient d'être adapté pour la scène et représenté au théâtre des Arts, à Moscou.

Cette réalisation a demandé un labeur de trois années, disent les journaux anglais.

OOO Le public et les livres.

Dans la collection de la Grande Légende de la Mer, éditée par la « Renaissance du Livre », a paru un ouvrage intitulé : *Un grand ennemi : Nelson*. (C'est une bonne étude sur le célèbre amiral anglais Horace Nelson (1758-1805) qui gagna la bataille de Trafalgar, où il fut, du reste, tué).

Or, la maison d'édition Nelson a reçu une commande d'un libraire, ainsi rédigée : « Monsieur Nelson, Veuillez nous envoyer en dépôt votre livre : *Un grand ennemi*. » (L'*Intransigeant*.)

OOO La revue *Front Mondial* rend compte, dans sa rubrique « Bibliographie » de tous les ouvrages qui ont trait à la préparation de la guerre et à la lutte contre la guerre.

OOO Drieu la Rochelle essaye, à propos du *Mussolini* d'Antonio Aniante, de rechercher dans quelle mesure un intellectuel peut rester un partisan sans cesser d'être clerc.

Je l'ai toujours dit et je le répète; et ce que je dis là-dessus a toujours été basé sur la réflexion de nombreux cas observés de tous les côtés : un véritable intellectuel est toujours un partisan mais toujours un partisan exilé : toujours un homme de foi, mais toujours un hérétique. Dans l'histoire des peuples et des intellectuels, il ne peut y avoir qu'un court instant, une fois par siècle, cinq minutes par siècle, où un intellectuel se trouve d'accord avec

un mouvement politique, dans le premier beau jour d'une révolution. Le reste du temps ce ne sont que bisbilles et désaccords.

OOO La maison de Heine devient musée.

Nous lisons dans l'*Intransigeant* : A Dusseldorf, la maison où habita, dans la *Bohème*, Henri Heine avec ses parents et qui était, jusqu'à présent, louée à des commerçants, va être débarrassée prochainement de ses locataires et remise dans l'état exact où elle était vers 1800.

Elle sera transformée en musée dédié à la mémoire du poète allemand. Celui-ci, d'ailleurs, a reçu, déjà, un hommage de ses compatriotes sous la forme d'une salle qui est entièrement consacrée à ses œuvres à la bibliothèque de la ville rhénane. On y voit notamment la bibliothèque privée et un masque de Heine.

OOO Musique révolutionnaire.

Le terme « révolutionnaire » s'applique souvent à une musique dont la forme est en contradiction violente avec les formes habituelles; en ce sens, chaque véritable créateur apporte sa révolution avec lui. Ce domaine, nous voulons le réserver aux techniciens de la musique; cependant nous pouvons constater que, dans la grande majorité des cas, la forme musicale se trouve en correspondance logique avec le sentiment qui inspira le créateur. Les idées neuves s'expriment généralement par des formules neuves.

Pour nous, la musique révolutionnaire est donc une musique qui, par le choix courageux ou intelligent de ses sujets, accessoirement par l'audace de sa forme, nous semble susceptible de traduire ou de développer chez l'homme le goût de l'action créatrice et la passion de la paix, bases de nos idées et de nos efforts.

Trouvé dans l'hebdomadaire parisien *Chanter*.

OOO Le Paysan Claudel.

Sous ce titre, Christian Sénéchal publie dans le n<sup>o</sup> 8 du *Journal des Poètes* un éloge de Claude; dont l'œuvre est considérée comme un retour aux éléments d'une âme primitive.

« Parmi tous les créateurs de sa génération, et je n'en excepterais pas tout Péguy (en qui la veine paysanne s'allie à une tradition mi-scolaire, mi-classique), Paul Claudel, en dépit de son uniforme d'ambassadeur, est le paysan barbare. Ce n'est certes pas un hasard si, comme le dit Luc Dartain, le portrait le plus véridique de Paul Claudel, nous représente, saisi à mi-hauteur de la poitrine, un homme nu, aux robustes épaules. »

OOO Arsène Vergath (B. p. 1042, Le Caire, Egypte) étudiera dans *La Semaine égyptienne* tout ouvrage poétique qui lui sera adressé.

OOO Le poète Henri Guilbeaux sera reçu très prochainement à Bruxelles par les amis du *Journal des Poètes*.

OOO Une chaire universitaire de l'Histoire de la littérature belge d'expression française a été créée à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège.

M. Léopold Levaux en est le titulaire depuis octobre dernier.

OOO Concours littéraires ouverts par l'Académie royale de langue et de littérature françaises pour les années 1933-1934-1935.

Pour l'année 1933, on demande :

I. Un poème ou un recueil de poèmes inédits.

II. Une étude sur les revues et journaux belges de littérature et d'art publiés en langue française de 1830 à 1880, en insistant particulièrement sur la période 1848-1880.

III. Une étude sur les prolongements de l'épopée carolingienne chez Jean d'Oultremuse.

Pour l'année 1934 :

I. Une étude publiée à l'étranger sur un ou plusieurs de nos écrivains de langue française.

II. Une étude critique sur le rôle d'Edmond Picard dans le réveil des Lettres belges.

III. Etudier la langue de l'auteur du *Roman de la violette*, Gerbert de Montreuil, et voir si on a des raisons scientifiques de lui attribuer la suite du *Grail* signée du nom de Gerbert.

Pour l'année 1935 :

I. Un recueil de nouvelles.

II. Une étude critique sur la question de l'art pour l'art dans les lettres belges de 1830 à nos jours.

OOO M. Carlo Bronne est chargé, dans le *Journal de Liège*, de la rédaction du feuilleton littéraire hebdomadaire.

OOO Ramon Fernandez parle, dans *Marianne*, du livre de Aldous Huxley : *Le meilleur des mondes*. « Dans les ouvrages d'Aldous Huxley, écrit-il, et surtout dans ce *Meilleur des mondes*, on entend la rumeur d'innombrables conversations poursuivies en même temps, et sur des thèmes identiques, par des gens cultivés d'un bout à l'autre du globe. »

OOO Une exécution capitale.

Le *Temps* acheté par les marchands de canons. Dans une séance dramatique à la Sorbonne, le directeur du *Temps*, valet de plume du Comité des Forges, est mis en accusation et sommé par l'assemblée. Pour un grand spectacle, ce fut un grand spectacle. Jamais encore je n'avais vu une exécution aussi nette, aussi complète.

Jamais je n'avais vu des hommes aussi acculés aux aveux trembler et pleurer presque, puis s'en-

fuir, sous les accusations précises et les huées.

Cela s'est passé le lundi 30 janvier 1932 dans l'amphithéâtre Richelieu à la Sorbonne, lors d'une séance de la soi-disant Ecole de la Paix.

Ce fut dramatique, shakespearien... (Philippe Lamour, *Monde*.)

OOO Bas les masques.

Que chaque groupe d'opinions ou d'intérêts, que chaque corporation ait son organe, c'est bien. Mais que ce soit franc et clair. L'Humanité est communiste, le *Populaire* est socialiste et l'*Action Française* royaliste.

Mais que l'intellectuel de province continue à croire qu'il lit un journal d'informations objectives alors qu'il lit les mots d'ordre du Comité des Forges, c'est une escroquerie morale et une malhonnêteté intellectuelle. (Philippe Lamour.)

OOO Oui, on aura tout vu...

Un directeur du *Temps*, M. Jacques Chastenot, ex-directeur de l'Union des Mines, banque du Comité des Forges et des Houillères, ne s'avise-t-il pas de donner en Sorbonne une conférence sur le sujet suivant :

« La presse et la formation de l'opinion publique. » Cela sous l'égide de la *Nouvelle Ecole de la Paix*! Et présidé par M. Joseph Barthélemy, autre pilier du capital!

Comme farce, on ne l'imagine pas.

OOO Récits d'enfants.

Louis Guilloux et C. Freinet dans la *Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> février, publient quelques récits d'enfant de 5 à 12 ans. Quelques-uns sont merveilleux; ils montrent toute la richesse de l'âme enfantine et ses ressources créatrices.

OOO L'amour de l'art et le public.

Dans le même numéro de la *N. R. F.*, retenons ce passage de la chronique d'André Lhote :

« ... il n'y a plus d'amour de l'art. La vérité, oubliée au sein de la folie d'hier, est celle que vérifient, cruellement poètes et peintres maudits : Mallarmé, Rimbaud, Cézanne et Van Gogh; Daumier et Baudelaire : l'Art véritable qui est une expression humaine traduite à travers une technique à la fois traditionnelle et révolutionnaire (je dirais même : traditionnelle parce que révolutionnaire) l'Art véritable ne peut être atteint de nos jours que contre le gré du public et au risque d'y laisser la vie. »

OOO Ils se moquent...

A propos de 14 Juillet, le film de René Clair, la *Deutsche Allgemeine Zeitung* écrit : « En dehors de sa valeur scénique, ce film pos-

sède indiscutablement une importante valeur de propagande. Comme les Français sont des gens exquis, vraiment charmants! Que ces Français aient jamais pu prendre des réparations devient incompréhensible quand on a vu ce film et toutes ces complications politiques semblent un méchant conte de fée allemand. »

Mais...

Le *Cri de Paris* écrit, à tête reposée :

« ... Dans sa dernière production, les Français sont présentés sous un aspect ridicule et minable. Ils sont tous gâteux, nantis d'une imbécillité pitoyable. Ce sont de véritables dégénérés. »

Dire qu'il est des gens pour qui deux sons de cloche valent mieux qu'un!

OOO La Critique.

M. Edmond Jaloux parle en bien du livre de Peisson, *Parti de Liverpool*... dans les *Nouvelles littéraires*. On est toutefois surpris de trouver tant de restrictions à propos d'un livre dont les qualités font aisément oublier quelques faiblesses. D'autant plus surpris que certaines chroniques très élogieuses de M. Edmond Jaloux sont consacrées en entier à des écrivains comme Henri Bordeaux dont on se demande s'il est possible qu'il trouve encore des lecteurs, en dehors des insomniaques.

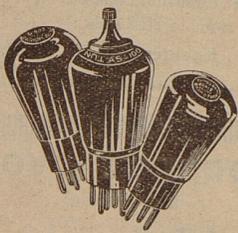
OOO Sur George Moore et Galsworthy.

Pendant la guerre, George Moore se flatta de ne pas lire un journal, tout à son livre biblique qu'il signolait et, par ce naïf subterfuge, s'efforçant de demeurer résolulement « au-dessus de la mêlée ». Enfin, catholique, il s'était converti au protestantisme, avec quelque éclat. Sa mort aura, cependant, bien peu ressemblé à sa vie. Il s'est éteint, fort bourgeoisement, sans scandale. Il n'aura même pas eu, comme Oscar Wilde, le privilège de finir pauvre. Il manquera ce dernier chapitre aux admirables *Mémoires de ma vie morte*.

Galsworthy avait gardé la rude simplicité de la « gentry » provinciale; celui-ci n'aura pu se défendre jusqu'au bout d'être un esthète. Jacques-Emile Blanche l'imaginait très bien, il y a quelques mois, recevant dans sa retraite d'Ebury Street une députation d'admirateurs à l'occasion de son anniversaire. Debout sur ce fameux tapis d'Aubusson dont il a si souvent parlé, il a troqué sa robe de chambre beige et ses pantoufles vernies contre une belle chemise bleue. Entouré de ses tableaux de maître, qui lui redisaient la France, il écoute, puis répond, racontant son œuvre prochaine, en citant ses auteurs favoris comme, tout à l'heure, quand il dictait à sa secrétaire ces phrases mélodieuses qu'il aime à se faire répéter.

(Marianne, M. B.)

LES CHASSEURS DE CHEVELURES



**TUNGSRAM**

100, H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.